produit la couche de ces teintes qui
y égaient si souvent la vue.

Ces teintes, les plus superbes orne
d'une montagne, sont mêlangées de to
les couleurs; mais le jaune & la co
de pourpre sont celles qui y domi
Nous ne pouvons nous permettre de re
der le *bleu* comme une teinte de la r
tagne. C'est uniquement la couleur de
ambiant, de laquelle tous les objets
gnés se revêtent naturellement, auss
que les montagnes. Le feu Docteur Br
dans une description qu'il a publiée d
de Keswick, définit avec beaucou
justesse, ces teintes, les *courans j*
de lumière, les *couleurs pourprées* &
cendré des montagnes. Elles sont rare
permanentes, mais semblent être un
timent de couleurs ondoyantes & luis
toujours en mouvement, toujours
fondues & se mariant ensemble da
nombre infini de mutations agréab
successives. Ce sont à la lettre des *co*
détrempées dans le ciel.

CHAPITRE

MAINTENANT que n
traité des circonſtances pri
rencontrent dans les *monta*
notre plan s'agrandit, & no
miner le lac qui eſt après e
plus conſidérable de ce pay

Le *marais*, l'*étang* & l
damment de toute idée d
d'étendue, offrent des idé
rentes.

Le *marais* eſt une inond
formée ſur un terrein plat
deur, ſans limite linéale
ambigu, moitié eau, moi
une eſpèce de fluide végéta

L'*étang* eſt un amas des
à travers les terres de quel
ou le réſervoir des foſſés
poſent dans ſon lit vaſeux

bourbe, & donnent à l'eau
participe de leur nature.
l'étang ont quelques con-
deux prennent tout & ne
nacun d'eux eſt, dans l'été,
putréfaction & le réceptacle
malcules ſales & mal for-
gendrent & ſe nourriſſent
npuretés croupiſſantes.

into life ferments,
active myriads (1).

lac eſt bien différente. Son
li comme le marbre, a été
cavernes & les profondeurs
hes montueuſes, d'où il a
nent les eaux pures & tranſ-
lque torrent précipité dans
ſortant des mains de la
retardé dans ſa marche,
le baſſin ſpacieux & ſplen-
pli juſqu'à ſes bords. Alors,

---

action fermente animée, & entretient
nité d'êtres venimeux.

Bouquerot
04
v. 3
SMRS

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

PAR Mme. GUÉNARD, BARONNE DE MÉRÉ,

Auteur d'Irma, des Mémoires de la Princesse de Lamballe, etc.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier St.-André-des-Arcs.

1817.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

CHAPITRE XXXIII.

Ces dames voulurent descendre chez Célanie ; leur appartement était prêt. Comme elles étaient très-fatiguées, elles ne prirent qu'un bouillon et se couchèrent. Je rentrai chez ma mère quand elle se fut mise au lit, et nous causâmes une partie de la nuit. Elle me parla avec tout l'abandon d'une sincère confiance, et se félicitait de

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

me voir marcher dans une carrière qui me faisait entièrement quitter la bourgeoisie. — Eh! ce n'est peut-être pas, ma mère, ce qui est de meilleur ; si la fortune de mon père étoit détruite, ce qui n'arrivera sûrement pas, je regretterais alors d'avoir quitté cet ordre si estimable, et si peu considéré, pour venir prendre le dernier rang dans un autre ; car il faut en convenir, les nobles nous reçoivent au milieu d'eux, parce qu'ils ne peuvent nous en empêcher ; mais combien n'éprouvent point de déboire l'anobli, dont la nouvelle noblesse n'est plus soutenue par l'opulence. Je ne le dis pas pour Méline, je crois qu'elle ne cesserait pas de m'aimer si je devenais pauvre ; mais ses parens, je suis bien assuré qu'ils rompraient leur promesse. — Quelle idée ; mais, d'ail-

leurs, à quoi bon s'inquiéter d'une chose qui n'arrivera jamais ; partagerais-tu les rêveries de M. d'Allin. — Non, sûrement : il a donc été bien désagréable, M. d'Allin? — Il est impossible de l'être davantage ; il semblait que l'argent que ton père lui avait donné l'ordre de me remettre était le sien, et que c'était autant de moins sur sa propre fortune : c'est l'avare le plus avéré que j'aie jamais connu ; car il est avare d'un bien qui ne lui appartient pas. Nous parlâmes de madame d'Erlac, du bon abbé Dervaux à qui elle espérait faire obtenir un canonicat dans quelque chapître de Paris, voulant le rapprocher de moi, et qu'il soit à même d'élever mes enfans ; car ma mère me voyait déjà père, étant bien décidée à ne pas attendre plus d'un an pour

nous marier. Ceux qui, malgré mes infidélités, ne doutent pas de mon amour pour Méline, concevront la joie qu'une telle résolution me causait. Enfin, ne voulant point abuser des bontés de ma mère, et ne pas troubler plus long-temps son repos, je me retirai.

Le matin Célanie vint savoir ce que ces dames voulaient à déjeûner. Ma mère, qui m'en avait entendu parler avec éloge, la reçut très-bien; et l'ayant priée de s'asseoir, elle fut étonnée de voir combien elle avait de justesse dans l'esprit et d'instruction. Madame Sapinel, à son tour, avait été frappée de la beauté de Méline, et surtout de la modestie de son maintien et de la douceur de sa physionomie. Ah! me dit-elle, Alfred, vous êtes trop heureux; mais ne passez plus des mois entiers à Issy, cela n'est pas

pardonnable, quand on doit être le mari d'une aussi charmante personne. Je convins de mon bonheur, mais non de mes torts.

Méline témoigna aussi de l'amitié à Célanie. Il semblait qu'elle devinât combien elle prenait ses intérêts. Ces dames consultèrent madame Sapinel pour leur parure, et ce fut elle qui présida au choix des étoffes, et qui donna les ouvrières le plus à la mode de Paris. Ces graves occupations remplirent la matinée. On avait envoyé à l'hôtel de Chandor, et la Marquise, brûlant d'impatience d'embrasser ces dames, *et surtout Méline*, vint dès deux heures; et comme les chevaux de ma mère n'étaient pas encore arrivés, elle lui proposa de l'emmener chez elle avec madame et mademoiselle d'Érigny, comptant bien qu'elles

regarderaient sa maison comme la leur. Auguste vint aussi, et nous nous rendîmes tous à l'hôtel de Chandor, où le Marquis était arrivé de la veille. Je ne l'avais pas encore vu, et je n'étais pas très-empressé de le revoir : lorsque l'on a un tort grave avec un homme, même quand il l'ignore, on se sent peu à l'aise avec lui. Mais avant de passer plus loin, je vais faire connaître celui qu'Estelle haïssait, et dont elle m'avait fait prendre une idée bien peu favorable.

M. de Chandor a quarante-cinq à cinquante ans; il est fort laid, mais de ces laideurs qui ne déplaisent pas, parce que la plus noble franchise est écrite sur son front; il a beaucoup d'esprit, de gaieté; du reste, fort bien fait, ayant bonne grâce et un très-bon ton. Ami sincère, bon époux,

bon père, il n'y a pas une vertu qu'il ne possède. Tant que je ne le connus pas, j'excusai sa femme; mais lorsque je ne pus douter qu'elle avait cherché à le noircir dans mon opinion, pour se rendre plus intéressante, je la pris en haine, et, dès ce moment, je jurai que je ne partagerais plus ses torts envers lui.

L'hiver fut très-brillant, et ses plaisirs doublèrent en les partageant avec Méline; je jouissais d'avance du bonheur de posséder un jour une aussi charmante femme. Madame de Chandor, malgré les raisons qu'elle avait de ne point se compromettre, son mari étant à Paris, cherchait toutes les occasions de se rapprocher de moi; plus je la fuyais, plus elle paraissait s'en occuper; il semblait qu'elle avait renoncé au soin de sa réputa-

tion, dont, jusqu'alors, elle avait paru si occupée.

Cependant, je vois jusqu'à ce moment que j'ai été assez heureux pour éviter toute explication et lui laisser l'idée que, plus jaloux de sa gloire qu'elle-même, c'était à son repos que je sacrifiais de douces jouissances. Mais elle me força enfin à lui parler avec une franchise dont elle s'est cruellement vengée.

Ma mère avait un rhume assez fort pour garder sa chambre pendant quelques jours. La Marquise vint la voir, et la pria à dîner. Célanie fit servir à ces dames un repas excellent; Auguste fut des nôtres, et quelque autre personne de la société. On fit de la musique; après dîner le cercle s'augmenta. On proposa de danser. Méline aimait beaucoup cet exercice où elle excellait. La

Marquise dit qu'elle préférait ces bals sans apprêts, à des réunions trop nombreuses. Pour ne pas exiger une réserve ennemie du plaisir, je fis venir quelques musiciens de la comédie italienne, et on forma une contredanse. Elles se succédèrent pendant plusieurs heures. Je fus assez surpris lorsque vers minuit je ne vis plus la Marquise; ma mère me demanda si elle était sortie : je lui dis qu'apparemment elle s'était retirée sans vouloir déranger personne, et comme sa présence troublait toujours ma satisfaction, je ne fus pas très-fâché d'en être débarrassé. Peu de temps après, on se retira; je reconduisis ces dames, et vis avec étonnement un carrosse qui restait dans la cour, dont les gens étaient sans livrée. Je pensai que c'était celui de quelqu'un qui était venu chez ma-

dame Sapinel. Ma mère était assez fatiguée; elle se retira dès que l'on cessa de danser. Méline et sa mère la quittèrent, et je remontai dans mon appartement. Valentin avait préparé ma toilette, et je ne le trouvai point dans ma chambre; souvent il se dispensait de m'attendre : pensant qu'il était couché, je ne voulais point troubler son sommeil, et j'allais me déshabiller, quand j'entendis ouvrir la porte de mon cabinet. J'imaginai que c'était un voleur qui s'y était caché; je tire de mon secrétaire un pistolet; je l'arme, et comme je m'apprêtais à faire feu sur celui que je croyais en vouloir à ma vie, jugez de mon étonnement, quand je vois la Marquise sortant en effet de ce cabinet, où elle s'était retirée pour m'attendre. Qui peindra mon étonnement; je rejetai l'arme que je tenais,

et j'allai à elle avec un profond chagrin; je ne doutais pas qu'il me serait impossible de me tirer de cette fatale entrevue sans me faire de madame de Chandor une ennemie implacable, car j'étais décidé à rompre avec elle. Quoi ! madame, qui vous attendait ici; et comment, bravant tous les yeux, osez-vous.... — Arrêtez, Alfred, n'abusez point de la position où la violence de ma passion m'a conduit.... et dont je dois cruellement me repentir, en voyant dans vos yeux, au lieu de l'amour que j'y cherchais, l'expression de la haine.... que dis-je ? du dédain....! — Madame, pouvez-vous croire. — Oui ! je crois, ingrat que vous avez perdu le souvenir de cette union si tendre qui m'avait rendu heureuse quand elle faisait votre bonheur. — Vous avez été la première,

madame, à déplorer une erreur si contraire à vos devoirs. — Est-ce à celui pour qui seul j'avais pu les oublier à m'en faire un crime ?... — Je ne vous cache point, madame, que les marques d'amitié que m'a donné monsieur de Chandor, la connaissance que j'ai prise de ses vertus, son attachement pour vous, tout a fortifié la résolution déjà formée, de retirer tout ce qui pouvait, en vous compromettant, troubler le repos de cet homme estimable... En vérité, Alfred, vous avez pris un attachement bien subit pour M. de Chandor... Mais ne croyez pas m'abuser; ce n'est pas M. de Chandor que vous aimez, c'est moi que vous haïssez... Vous me sacrifiez à Méline, à une enfant incapable de ressentir un attachement profond; tandis que moi, je vous aime plus que

ma vie; et il n'est rien que je ne sois prête à vous sacrifier. Vous n'en devez pas douter, d'après la démarche que je fais; et vous ne pouvez accuser que vous du malheur où elle m'entraînera... — Moi! madame; et comment en serais-je coupable? Est-ce donc moi qui vous l'ai demandée? — Non, cruel, je vous suis trop indifférente; mais c'est au soin que vous avez mis à me fuir que vous devez attribuer cette démarche inconsidérée : il fallait bien que je vinsse chercher une explication que vous évitez sans cesse... Que vous apprendrai-je, madame, que vous ne sachiez déjà? Ne savez-vous pas que j'aime Méline, que nous devons être unis? — Non, je ne veux pas le savoir. Et se laissant tomber sur un sofa, elle parut plongée dans la plus vive douleur. Je craignis qu'elle

ne s'évanouît, ce qui m'eût très-embarrassé. Je m'approchai d'elle; je cherchai à la calmer, en lui offrant tous les dédommagemens de l'amitié; elle ne voulut pas m'entendre entièrement. Je hasardai de lui faire sentir qu'il était impossible de prolonger un entretien que l'heure rendait très-inconvenable. Oui, oui, dit-elle en se levant avec l'expression de la colère: vous avez raison; il est très-inconvenable que j'expose pour vous ma réputation; c'est un trop grand sacrifice... Mais, en vous quittant, souvenez-vous que celle qui vous a si tendrement chéri, non-seulement cesse dès cet instant de vous aimer, mais sera désormais aussi empressée à saisir toutes les occasions de vous rendre malheureux, qu'elle l'était autrefois de faire votre félicité; que non-

seulement elle vous perdra, mais qu'elle enveloppera dans votre ruine l'objet de votre fatale passion. — Je ne redoute point l'effet de vos menaces, et je suis bien sûr que votre cœur les dément. — Je le déchirerais plutôt de mes propres mains, que de consentir à ce qu'il vous conservât la moindre affection; et sortant de chez moi avec la plus grande précipitation, j'eus toutes les peines du monde à la suivre pour l'accompagner jusqu'à la voiture qui l'attendait, et n'était pas la sienne. Elle ne me dit pas un mot, monta en carrosse; un valet, que je ne lui connaissais pas, ferma la portière, et éloigna de moi cette femme sans pudeur, pour qui je pris, dès cet instant, une aversion insurmontable.

Le duc de R** ayant su que

mademoiselle d'Érigny était à Paris, et qu'elle logeait avec madame de Moncy, vint voir ma mère à l'hôtel; mais il ne vit point Méline, qui était sortie avec sa mère; il y revint plusieurs fois, et toujours Méline se trouvait avec sa mère chez madame de Chandor. M. de R** ne paraissait pas prendre un vif intérêt à elle. Un jour, on vint nous dire qu'il y aurait une pièce nouvelle : le Duc offrit sa loge à ma mère, qui l'accepta, et fit demander à madame de Chandor si elle voulait y venir avec elle et mesdames d'Érigny. La Marquise y consentit, à condition que ces dames viendraient en voiture du spectacle, souper chez elle, et y amèneraient le Duc; ce qui fut convenu. M. de R** vint dans sa loge : j'y étais avec Auguste. J'admirai avec quelle grâce il dit à chacune

de ces dames tout ce qu'elles avaient à attendre de l'homme le plus galant de la cour. Au moment de sortir du spectacle, il y avait un monde prodigieux. Le Duc donnait la main à ma mère; je la donnais à madame d'Érigny; Auguste à sa sœur; Méline était entre sa mère et la mienne. On se presse sur les degrés; la foule devient telle que nous sommes séparés. Madame d'Érigny appelle sa fille; je la cherche et ne la voit pas. Quand nous fûmes parvenus, mesdames d'Érigny, de Chandor, Auguste et moi, à gagner le vestibule, nous y cherchâmes Méline, ma mère et le Duc; et ne les voyant pas, nous pensâmes que M. de R** avait offert sa voiture à ces dames, pour les ramener à l'hôtel de Chandor, où nous devions souper; aussi nous n'eûmes aucune inquié-

tude. Arrivés chez Estelle, nous voyons, en entrant dans le salon, le Duc qui se chauffait debout devant la cheminée, causant avec quelques personnes qui étaient arrivées avant nous. Il avait l'air le plus dégagé, et comme un homme qui ne paraissait avoir aucune inquiétude. Je vais à lui : M. le Duc, vous, ici ! et ma mère, et Méline? — Je leur ai donné la main pour monter dans la voiture de M. de Moncy ; je ne sais pas où elles ont été. — Ma mère se sera trouvée mal ; elle sera rentrée chez elle : permettez, madame, dis-je à la Marquise, je vais savoir ce qui l'a empêchée de venir ; si ce n'est qu'une légère indisposition, je reviendrai sur-le-champ ; si c'est plus grave, j'écrirai un mot à madame d'Érigny. Je sortis, non sans un effroi involontaire.

J'arrive à l'hôtel, je rencontre Célanie; en entrant je lui demande : Ma mère et mademoiselle d'Érigny sont-elles rentrées? — Non. — C'est bien singulier; et je raconte à madame Sapinel ce que je savais, ou ce que je croyais savoir. — Madame votre mère sera allée faire quelque visite avant d'aller souper; sa voiture n'est point encore rentrée. — Je l'attendrai, lui dis-je, pour retourner chez madame de Chandor. — Entrez chez moi. — Volontiers; et je m'établis auprès du feu de mon hôtesse. Nous parlions de choses indifférentes, qui ne pouvaient me distraire de l'inquiétude que j'éprouvais, et qui allait croissant en proportion du temps qui se prolongeait. On entend frapper à la porte cochère, qui s'ouvre : une voiture entre, c'est celle de ma mère. Je n'en

doute point. Je vais pour savoir où le cocher a laissé madame de Moncy. La voiture se range pour remiser. Le laquais, qui était revenu avec le cocher allait monter à l'antichambre ; je l'arrête et lui demande où est sa maîtresse. — Je n'en sais rien. — Comment, tu n'en sais rien ? — Non, monsieur ; le cocher est resté le dernier à la porte de la comédie ; et comme il ne savait s'il fallait rester ou s'en revenir, un domestique vêtu de gris l'appelle par son nom : Je suis chargé de vous dire que madame de Moncy est partie dans la voiture de la présidente de Tubière, et qu'elle n'a pas besoin de ses chevaux ce soir. Comme je savais bien que madame votre mère est liée avec cette Présidente, que j'avais vu son cocher à la porte du spectacle, j'ai pensé que cet

homme disait vrai, et je suis revenu ici. — Ma mère aura été rencontrée par cette Présidente, la plus bavarde des femmes. Elle l'aura forcée à revenir chez elle, pour lui faire part de quelques graves fadaises : elle l'aura ramenée chez la Marquise. Mais comment ne m'a-t-elle pas fait dire qu'elle est de retour? N'importe, je vais en savoir davantage. — Je rentrai dire à Célanie que j'étais plus tranquille, que je retournais à l'hôtel de Chandor, et que si elle ne me voyait pas revenir, elle pouvait être sûre que ma mère et Méline étaient chez Estelle. Je n'étais pas encore certain de cette nouvelle version; mais ce que je voulais le plus, en y réfléchissant, était de ne pas mettre Paris dans notre confidence. Je résolus, que ma mère fût ou non chez madame de Tubière,

de dire qu'elle y était. On m'annonce chez la Marquise, où il y avait vingt personnes. Madame d'Érigny vint à moi. — Eh! bien, était-elle à l'hôtel? — Non; mais elle est chez la présidente de Tubière. J'ai trouvé sa voiture et ses gens qui rentraient à l'hôtel pendant que j'y étais.

Madame d'Érigny parut très-surprise; le duc de R** dit que c'était un guet-apens, de promettre de passer la soirée dans une maison, et aller dans une autre. — J'aurais tout lieu de m'en offenser, dit Estelle; j'avais compté sur la petite cousine pour faire de la musique. — Je suis étonnée que madame de Moncy ait emmené ma fille chez la Présidente sans m'en prévenir : c'est une femme que je n'aime point. — Elle est insupportable, reprit le Duc : elle et son mari m'accablaient

de politesse, quand le premier était du parlement de Bordeaux; j'ai été charmé quand il a passé dans celui de Paris, où je ne suis pas forcé de les voir. Chacun dit un mot sur le Président et la Présidente, et on ne songea plus à ma mère et à Méline : c'était ce que je voulais. Il n'y avait que madame d'Érigny qui paraissait mécontente; mais combien je souffrais de la contrainte que je m'imposais, et avec quelle impatience j'attendais l'instant où on pouvait décemment se retirer. Enfin, il arriva. Madame de Chandor donna sa voiture à madame d'Érigny; et à peine y fûmes-nous montés, que j'appris à la mère de Méline que je n'avais nulle certitude que madame de Moncy fût chez la Présidente. — Que dites-vous? Ah! ciel. Et comment avez-vous pu rester ainsi, sans

chercher à savoir la vérité ? Je lui expliquai les raisons qui m'avaient engagé à dissimuler mes alarmes.

Madame d'Érigny m'approuva; mais n'en fut pas moins horriblement tourmentée. Cependant, en suivant le même système, nous dîmes en entrant, au portier de l'hôtel, qu'il pouvait se coucher, que madame de Moncy et mademoiselle d'Érigny étaient restées chez madame de Chandor. Célanie nous attendait; nous lui dîmes la même chose devant ses domestiques; mais nous la priâmes de monter; et, lorsque nous fûmes seuls, nous déposâmes nos cruelles inquiétudes dans le sein de cette précieuse amie, qui approuva le parti que nous avions pris, de ne parler à personne de nos alarmes.

Cependant, nous passâmes la nuit

entière à attendre nos amies, qui n'arrivèrent point. A peine faisait-il jour, que je me rendis chez M. le lieutenant général de police, auquel je confiai mes mortelles inquiétudes. Il m'assura qu'il n'y avait eu aucun accident funeste depuis vingt-quatre heures dans Paris, ni aucune violence exercée contre qui que ce soit; reste à savoir s'il est parti beaucoup de personnes de la capitale : il ouvrit un registre. Je ne vois, dit le magistrat, dans le nombre des permissions de poste, qui puisse avoir quelque rapport avec ce qui vous intéresse, qu'un permis pris par le valet-de-chambre du duc de R**; quoiqu'il n'ait pas donné le nom de son maître, il est connu; ce ne peut-être que pour lui qu'il l'a eu. Avez-vous des relations avec le Duc? Je rendis compte au

magistrat des liaisons qui existaient entre M. de R** et ma famille. Il y a tout lieu de penser que c'est lui; vous en saurez demain davantage. Je présume bien que ces dames auront été enlevées hier au soir en sortant du spectacle. Je voulais aller sur-le-champ chez le Duc; le lieutenant de police m'en empêcha. — Vous gâteriez une bonne cause; vous ne savez encore rien; et si M. de R** n'est pas coupable, il ne vous pardonnera pas de l'avoir accusé injustement.

Je revins peu satisfait. Le dirai-je? La jalousie se mêlait à mes tourmens, et les rendit bien plus cruels. Je ne doutais pas que ce ne fût le Duc qui eût enlevé Méline : mais comment n'avait-elle fait aucune résistance? comment ma mère avait-elle pu con-

sentir ? Toutes mes idées se confondaient ; le trouble de mon âme était si grand, que Célanie en fut effrayée : elle employa sa douce influence à me calmer.

Rien n'était comparable à la situation de madame d'Érigny. Elle ressentait tout à la fois la perte de sa fille et les effets qu'aurait cette perte sur le reste de sa vie ; elle voyait son mari lui reprochant sa négligence et la rendant responsable de son malheur. Fatal voyage ! disait-elle ; pourquoi t'ai-je fait ? M. d'Érigny n'y voulait pas consentir. Je suis cruellement punie d'avoir résisté à sa volonté ; je n'oserai jamais paraître devant ses yeux : il ne suffira pas qu'elle nous soit rendue ; s'il apprend seulement que l'on ait su dans le monde cet événement, il prendra les mesures les

plus violentes. — Que lui importerait? N'est-ce pas moi que la réputation de Méline regarde plus particulièrement? Et dès que je n'ai point de soupçons, qui oserait en avoir? — Ah! vous ne connaissez pas M. d'Érigny. Ses préjugés sont pour lui des lois souveraines. S'il se persuade que Méline peut avoir l'apparence d'un tort vis-à-vis de vous, il ne la mariera pas. Que dis-je? Il l'enfermera dans un couvent, où je n'aurai pas même le triste bonheur d'être auprès d'elle; il faudra que je pleure toute ma vie ma fille, et que j'entende chaque jour les reproches de son père. Que je suis malheureuse!... Je faisais mon possible pour tranquilliser cette pauvre mère, c'était inutilement. Elle ne m'entendait point; elle appelait sa fille; elle voulait la voir; elle voulait partir.

mais quand je lui disais : Où irons-nous ? Elle convenait qu'elle ne saurait où porter ses pas, et qu'il fallait attendre ce que le lieutenant général de police découvrirait pour diriger au moins notre marche. Nous fîmes dire à la porte que nous étions sortis, afin de n'avoir aucun témoin de notre profond chagrin. Célanie ne quitta presque pas madame d'Érigny. J'allai chez M. d'Argenson, qui me dit qu'il n'avait encore rien de très-positif; que cependant, on savait que la voiture du duc de R**, que son valet-de-chambre et deux autres hommes de sa maison accompagnaient, avait pris la route de Fontainebleau; qu'il y avait dans cette voiture deux femmes, une fort jeune et très-belle; que c'était le Duc qui leur avait dit qu'il ne tarderait pas à les rejoindre, et cependant il n'est

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

point encore parti. Mais, ajouta le magistrat, on l'observe; et lorsqu'il se mettra en route, un homme affidé le suivra et arrivera avec lui dans ce château, ou maison, ou cabane; car on ne sait encore où il aura fait conduire vos dames. — C'est moi qui irai, dis-je avec l'accent de la colère. — Non, s'il vous plaît; vous aurez la bonté de ne point quitter Paris. Je n'insistai point, bien résolu à aller m'établir avec un cheval tout sellé à la porte du Duc, pour le voir partir et le suivre.

Je revins chez moi pour rendre compte à madame d'Érigny de ce que j'avais appris, et prendre congé d'elle. Mais, en arrivant à l'hôtel, je trouve un garde la connétablie qui me remet un ordre de MM. les Maréchaux de France. Cet ordre me con-

signait chez moi; ce qui me mit au désespoir.

Madame d'Érigny fut tellement frappée de cette mesure, qu'elle regardait comme un moyen de plus pour que sa fille restât au pouvoir de son ravisseur, qu'elle tomba dans un état convulsif qui me causa les plus vives alarmes. Célanie ne nous quitta pas un instant; elle prodiguait les plus tendres soins à la mère de Méline, et cherchait à me faire sentir que, loin de me plaindre de l'ordre de MM. les Maréchaux de France, je devais regarder cette attention du Gouvernement pour m'empêcher de me venger, comme une marque d'un intérêt réel, et que sûrement on ne négligerait rien pour retrouver celle qui m'était chère. Enfin, je me soumis à cet ordre, mais je ne pus arra-

cher de mon cœur les soupçons qui me dévoraient. Ce que le Duc avait dit en quittant ces dames à la porte de la comédie, me paraissait un accord tacite entre eux : quand je pensais que c'était ma mère, celle qui m'avait donné, depuis ma naissance, tant de marques d'amour, qui se trouvait avec mon amie, je ne pouvais la croire capable de cette trahison. J'aurais voulu me baigner dans le sang de M. de R**, et le forcer, avant qu'il mourût, de me dire la vérité. Enfin, j'étais complètement fou, et cependant, je passai deux fois vingt-quatre heures dans cette situation, tremblant pour les jours de madame d'Erigny, dont les cris déchirans ajoutaient à mon désespoir. Ce qu'elle m'avait dit du caractère de son mari, dont je me faisais bien l'idée, me donnait

encore de nouveaux tourmens. Quoi! disais-je, il serait possible qu'il sacrifiât le bonheur de sa fille à des préjugés; et si Méline est innocente, ce que je dois croire, puisqu'elle m'aime, il la punirait de la scélératesse de son ravisseur, et ne lui permettrait pas de s'unir à moi; à moi, qui seul répond d'elle. — Que dis-je, hélas! nous ne sommes pas encore solennellement unis, et qui sait si je n'ai pas des actions de grâces à rendre à Dieu, que ces nœuds ne soient pas encore indissolubles, si je ne pouvais voir celle que j'adore sans rougir de sa faiblesse. Puis-je avoir cette pensée!.... ma mère n'est-elle pas auprès d'elle; ne veille-t-elle pas sur le trésor que l'amour me réserve. Mais qui la retient? qui la retient; les intrigues d'un perfide. Eh! ne suis-je pas retenu aussi, si un

ordre surpris au Gouvernement allait me séparer de Méline, de ma mère. O mon Dieu ! veille sur ton plus bel ouvrage!.. A ce moment, Agathe m'appela ; elle me fit signe de m'asseoir près de son lit ; puis, tournant sur moi ses yeux qui n'avaient point de larmes : Mon fils, me dit-elle, j'ai beaucoup d'enfans ; mais j'aime Méline de préférence, et cependant votre mère me l'a enlevée. Croyait-elle que je l'aurais donnée à un autre qu'à vous. Mon fils, je mourrai si on ne me rend pas ma fille. Dites à votre mère qu'elle me la rende, ou bien j'irai trouver le Roi ; il me rendra justice de votre mère et de ce Duc. Est-il possible qu'ils se soient unis pour une pareille trahison.

Il est aisé d'imaginer ce que je souffrais sans pouvoir y apporter aucun

soulagement : la pensée de madame d'Érigny m'aurait mortellement offensé si l'état de délire où elle était ne m'eût encore inspiré plus de pitié que de courroux. Célanie partageait mes tourmens, et envoyait d'heure en heure chez le lieutenant de police, et il n'y avait point d'autre nouvelle; on n'avait encore rien découvert. Enfin, le soir du troisième jour, j'étais dans la chambre de madame d'Érigny; j'entends arriver un courrier, et presqu'au même instant une voiture : je renverse tout, je ne marche pas; je vole : je m'élance à la portière, c'est ma mère, c'est Méline. Je les reçois dans mes bras; mais à la lueur des flambeaux je les vois l'une et l'autre dans un si terrible changement, que je me sens mourir. Ma mère devine ma pensée, et me dit : Alfred, tout est perdu hors l'honneur.

Alors je ne sentis plus aucune douleur, Méline m'aime, elle est innocente; c'est ma mère qui m'en assure, que pourrais-je craindre. Je les prends toutes deux dans mes bras, je les soulève de terre, et les porte dans mon appartement, car je ne voulais pas les conduire dans le leur. Je ne voulais pas qu'elles fussent frappées en arrivant de l'état de madame d'Érigny; mais sa fille, qui ressentait tout ce que cette tendre mère avait dû éprouver depuis qu'elles étaient séparées, me demande où est sa mère. — Vous la verrez, chère Méline; mais reposez-vous un instant. — Point de repos que je n'ai vu ma mère: où est-elle? — Elle est chez elle. — Malade; oh! je l'avais bien imaginé; et elle s'échappe de mes bras, et court dans la chambre d'Agathe. La vue de son enfant chéri

lui rend la raison et la santé presqu'au même instant. — C'est toi chère Méline : Ah ! qui avait pu nous séparer? Ma mère avait suivi mon amie ; elle se jette sur le lit de madame d'Erigny. Ah ! ma chère Agathe, quand vous saurez tout ce que j'ai souffert, et par quelle ruse on s'était emparé de Méline et de moi, vous me plaindrez ; et plus encore quand vous saurez à quel point le sort m'accable. Enfin, comme je l'ai dit à mon fils, qui ne m'a pas compris, tout est perdu hors l'estime de nous. Mais serez-vous en état, ma pauvre amie, d'entendre ce douloureux récit ? — Ah ! ne craignez rien, je puis tout supporter, excepté la perte de mes enfans et de la vertu. Si le Ciel me conserve l'un et l'autre, je puis vivre, quels que soient les coups du sort. Alors ma mère s'assit au-

près du lit d'Éléonore, et j'attendis avec un effroi involontaire ce que madame de Moncy avait à nous apprendre.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'instant où la foule nous sépara : je crois que ce moment vous est aussi présent qu'à moi. Le Duc n'avait pas quitté ma main : il fait avancer une voiture; je crois que vous me suivez, et que la voiture qui approche est la mienne; je monte dedans avec Méline. Le Duc me salue, la portière se ferme, et les chevaux partent avec la rapidité de l'éclair avant que j'aie pu m'apercevoir de mon erreur. Mon Dieu! dis-je à Méline, ce n'est point ma voiture; je veux tirer le cordon, je ne le trouve point; baisser les glaces, elles sont à demeure; appeler, on ne m'aurait point entendu. Cependant

les chevaux franchissaient l'espace; la nuit était très-noire, et nous nous aperçumes, au mouvement de la voiture, que nous avions quitté Paris; nous vîmes aussi que quatre hommes à cheval nous escortaient. La frayeur la plus vive s'empara de nous : je ne craignais point pour moi, mais pour mademoiselle d'Érigny; je ne doutais point que le Duc ne fût auteur de cet enlèvement; mais comment osait-il m'associer à cet affreux complot, dont je n'osais faire entrevoir l'issue à ma malheureuse amie. Ma chère enfant! lui disai-je, je ne sais ce que l'on veut faire de nous? mais jurez-moi de ne me jamais quitter, et je vous assure qu'il ne vous arrivera aucun mal. — Moi! vous quitter; ô madame! c'est moi qui vous fais cette prière; mais que doit penser ma mère?

Ah! combien Alfred doit être inquiet? Je l'étais plus qu'elle, car je ne savais où se terminerait cette course. J'espérais, au point du jour, obtenir des voyageurs quelque secours contre cette horrible violence; mais nos conducteurs attendraient-ils que la nuit eût fait place au jour pour s'arrêter; il y avait bien à craindre le contraire. Ce que j'avais prévu arriva. Il était encore nuit quand j'entendis que la voiture entrait dans une cour, dont on ferma aussitôt les portes. Arrivée au bas d'un perron, je vis que la maison était très-éclairée; la porte du vestibule s'ouvrit, et il en sortit deux hommes et une femme: un des hommes se présenta à la portière, et nous offrit son bras pour descendre de voiture. — Où sommes-nous? dit ma mère; et de quel droit nous a-t-on conduites

ici? — Vous êtes, madame, chez mon maître, j'ignore quels sont ses droits sur vous; mais j'ai ordre de vous traiter avec tous les égards que vous pouvez désirer : un excellent souper vous attend, et vos lits sont préparés. — Vous ne répondez pas, monsieur, à la première de toutes mes questions. Comment se nomme votre maître? Je ne puis vous l'apprendre, madame; il se réserve le plaisir de vous dire lui-même son nom, quand il aura l'honneur de vous voir, ce qui sera avant deux jours; d'ici là, vous êtes ici maîtresse absolue. — Si cela est, je veux que l'on me ramène sur-le-champ à Paris. — C'est la seule chose, madame, qui n'est pas possible; et je vous engage à descendre de voiture et à venir vous chauffer : il fait froid. Allons, ma chère, dis-je à Mé-

line, il faut bien se résigner; quand nous resterions dans cette voiture, cela ne changerait pas notre sort.

Nous traversâmes le vestibule et on nous fit entrer dans une salle à manger, où, comme dans tous les contes de fées, se trouvait une table somptueusement servie et deux couverts. J'engageai Méline à se mettre à table; elle pleurait et ne voulait rien prendre : pour l'y engager, je mangeai un peu d'entremêts, et Méline accepta d'une gelée d'oranges. L'homme qui était venu nous recevoir, paraissait être un valet-de-chambre d'un grand seigneur. Des gens en surtout gris servaient à table. La femme dont j'ai parlé, assez vieille et laide, était très-bien habillée; mais un grand tablier blanc annonçait qui elle était. Elle avait pris nos mante-

lets, nos gants, nos manchons, et les avait été placer dans nos chambres; elle revint attendre, dans la salle à manger, les ordres que j'aurais à lui donner. On servit un dessert qui répondait à la beauté du premier service; mais à peine nous y touchâmes. On nous offrit des glaces, nous les refusâmes. Sortant de table, nous repassâmes dans un salon, où Méline ne fut pas peu surprise de voir son portrait d'une si grande ressemblance, qu'elle en fut frappée. Voilà qui est bien extraordinaire, me dit-elle, je n'ai jamais donné mon portrait à qui que ce soit, pas même à Alfred, et le voilà! Je partageais son étonnement, et ne présageais rien de bon de tout cela, mais je ne cherchais point à faire partager mes craintes à mon amie.

On nous demanda si nous voulions

rester dans le salon, ou si je préférais me retirer. J'étais fatiguée : je dis que je voulais me coucher. Les pendules marquaient plus de cinq heures du matin, ce qui me fit penser que nous étions à plus de vingt milles de Paris. La femme, qui ne nous avait point quittée, passa devant nous, et ouvrit un appartement qui rendait dans le salon, et dont l'élégance répondait au reste de la maison; mais on avait préparé les lits dans des pièces différentes. — Ce n'est pas là, dis-je, ce que je veux : il faut dresser un lit de veille dans ma chambre pour Méline, qui ne me quittera point d'un pas. — Comme vous voudrez, madame; j'ai ordre de vous obéir, une seule chose exceptée. — Je ne dis rien de plus. On plaça un lit de repos dans ma chambre. La vieille femme,

qui se nommait Isabelle, nous offrit ses services ; et moi, peu accoutumée à me passer de femme-de-chambre, j'acceptai ses offres. La toilette était composée de tout ce qu'il y a de plus délicieux en parfums de tout genre : on avait prévu que moi et ma compagne nous n'aurions point de toilette de nuit nécessaire ; on y avait pourvu avec une élégance extrême. Le linge le plus beau, des dentelles superbes, tout annonçait que l'individu qui s'était joué de notre liberté était puissamment riche.

Quand nous fûmes prêtes à nous mettre dans nos lits, j'ordonnai à Isabelle de sortir ; et alors j'examinai avec soin la chambre, pour voir s'il n'y avait point de porte secrète ; et, lorsque je fus sûre qu'il n'en existait pas, je fermai aux verroux celle par

laquelle nous étions entrées. Mélite se jetta dans mes bras, et me demanda ce que je pensais de cette funeste aventure. — Que nous en serons quittes pour la peur. Cette maison est à M. le duc de R**, sans aucun doute; il viendra, j'aurai une explication avec lui, et il faudra bien qu'il nous renvoie à Paris.—Mais, que veut-il? — S'amuser à vos dépens, ma chère petite, si vous étiez assez folle pour l'écouter. — Moi! et que pourrait-il me dire? Ne suis-je pas fiancée avec votre fils, que j'aime de tout mon cœur et qui m'aime de même? Ah! M. le duc de R**, il a bien tort d'employer ce moyen; si c'est pour me plaire, il n'en a pas pris le chemin; je ne l'aimais guère avant, et maintenant, si c'est lui, je le déteste. — C'est sûrement lui, mon enfant, qui vous a fait une

si belle peur à Bordeaux. — Je ne puis le croire! un duc et pair, un gouverneur de province; c'est impossible. — Très-possible, mon enfant; car ce ne sont ni les charges, ni les titres qui font les vertus; mais tranquillisez-vous, ma chère amie, tout cela finira à votre avantage. — Je l'espère; mais, en attendant, que ma mère doit être inquiète de moi: et Alfred? — Leurs inquiétudes cesseront bientôt. Enfin, je fis tant que je calmai Méline, et cette pauvre petite s'endormit profondément.

Il n'en était pas de même de moi: je craignais tout dans cette maison, dont le maître me paraissait capable des plus noires trahisons, d'après la hardiesse de cet enlèvement. Aussi, je vis avec grand plaisir venir le jour, sans cependant avoir pu fermer l'œil.

Comme je respectais le sommeil de Méline, je restai dans mon lit jusqu'à midi, me livrant aux plus tristes conjectures. Méline ouvrit les yeux ; elle ne savait où elle était, et croyait que c'était sa mère qui était couchée dans le lit près du sien ; mais en me reconnaissant, le souvenir de ses malheurs lui revint et avec lui le plus vif chagrin : Mon Dieu, s'écria-t-elle : il est donc vrai que je suis séparée de ma mère et de mon ami, et elle se mit à pleurer. Je tâchai de la consoler, mais il était bien difficile de ne pas lui laisser entrevoir les desseins du ravisseur ; et cette pensée, quoiqu'elle n'en comprît pas toute l'étendue, la mettait au désespoir.

Isabelle, qui trouvait que nous dormions bien tard, vint à la porte et frappa doucement ; je lui ouvris. Elle

nous apportait les déshabillés les plus élégans, les robes avec lesquelles on nous avait enlevées, étant de grande parure, étaient très-incommodes, mais nous préférâmes les garder à rien accepter du Duc. Les volets ouverts, je vis que les fenêtres donnaient sur un superbe jardin. La saison n'invitait pas à la promenade; on fit grand feu dans le salon; on apporta du café et du chocolat : je forçai Méline à prendre quelque chose : Mon enfant, lui disais-je, il faut du courage dans votre position, et comment en aurez-vous si vous ne prenez aucune nourriture? Méline, pour me plaire, déjeûna, mais elle était profondément triste; je n'étais pas plus gaie. Toute la journée se passa de même; j'avais écrit plusieurs lettres; je tentai la fidélité de nos gardiens pour les engager à les

faire passer, mais ce fut en vain. Nous sommes, disaient-ils, attachés à notre maître, plus par ses bontés pour nous que par les gages qu'il nous donne : où pourrions-nous être aussi-bien qu'ici. Voilà dix ans, ajoutait le valet-de-chambre, que nous habitons cette maison, nous n'y avons jamais eu un moment de chagrin. — Quoi! reprit ma mère, vous ne prenez donc aucune part à celui des infortunées qu'on y amène. — Infortunées, madame, vous êtes la première qui vous en plaignez. Toutes y viennent avec plaisir, et n'ont de chagrin que pour quitter cette délicieuse demeure, qui est l'été un palais enchanté. — Elles n'y restent donc pas long-temps. — Non, six semaines, deux mois; mais pendant ce temps, elles ne manquent de rien, et ne s'en sont jamais allées sans des

présens proportionnés à leur état; car monsieur est très-exact à observer les convenances, et il ne traite pas une petite ouvrière comme une demiselle: les premières n'occupent jamais le grand appartement; elle sont logées dans ce pavillon que vous voyez au bout du jardin, et qui est meublé suivant leur état. Les bourgeoises demeurent au-dessus de ce logement, dans de fort jolies pièces. La table est aussi proportionnée à l'existence de chacune. Monseigneur dit qu'il ne se pardonnerait pas de donner à ces demoiselles des idées de luxe au-dessus de leur état, qui les rendraient très-malheureuses quand elles rentreraient dans leurs familles. — En vérité, voilà un scrupule plaisamment imaginé. Votre maître ne craint point de priver ses victimes du plus grand

des biens pour une femme, sa réputation, et il craint de leur donner de fausses idées de fortune. Ah ! que les hommes sont bizarres. — Et les femmes, madame ? — Pas autant, je vous le jure ; enfin, viendra-t-il bientôt ? — Je l'attends ce soir ; mais ne lui dites pas, madame, ce que je viens de raconter. — Ne craignez rien ; d'ailleurs, nous aurons des choses d'une trop grande importance à nous dire pour nous occuper de ces détails. Je vous prie seulement de me prévenir si vous savez d'avance l'instant de son arrivée. — Cela me sera facile, car son courrier le précède toujours au moins d'un quart d'heure. Nous passâmes dans le salon ; nous étions tristement assises chacune au coin du feu, ne nous parlant pas pour avoir trop à nous dire, quand j'entendis des coups de fouet.

Méline tressaillit, et se rapprochant de moi : Ah ! mon Dieu, dit-elle, qui vient ici ? — Le duc de R**, ma chère amie, sans aucun doute ; retirez-vous dans votre appartement, j'aime mieux le recevoir seule, je serai plus libre pour lui faire sentir toute la perfidie de son procédé.

Méline suivit mon conseil, et se renferma dans sa chambre qui, comme je l'ai dit, donnait dans le salon. A peine y était-elle, que la voiture se fit entendre dans la cour : un moment après le duc de R** entra de la manière la plus dégagée ; et comme si sa conduite envers nous n'eût été qu'une espiéglerie. Je pris au contraire l'air grave et imposant, et il me dit : Je vois, madame, que vous êtes mécontente de moi. — Je crois, monsieur, que j'en ai sujet. — Et moi je vais

vous prouver que je n'ai rien fait que pour vous rendre le plus important service; mais où est donc mademoiselle d'Érigny? serait-elle malade ou tellement courroucée contre moi, qu'elle me prive du bonheur de la voir. — Vous vous rendez justice, monsieur, en croyant que Méline est très-offensée contre celui qui a osé tramer cet enlèvement dont nous ignorions l'auteur. — C'est moi, comme vous voyez; vous m'en remercierez dans quelque temps. — Moi, vous remercier de me compromettre à ce point, de causer une aussi vive douleur à mon fils. — Tout cela est fort peu de chose, et vous garantit d'un malheur réel. — Il n'en est point, monsieur, de plus grands que ceux qui attaquent la réputation; que voulez-vous qu'on pense de ma disparution et de celle de Mé-

line ? — Vous ferez une histoire : les femmes ont sur cela une facilité admirable, et votre fils sera le premier à la croire. — Le monstre, m'écriai-je. — Calmes-toi, me dit ma mère; tu as besoin de tout ce que la philosophie peut offrir de ressources; laises-moi continuer. Quoi, vous imaginez, monsieur, que je tairai cette aventure; il n'y a qu'une seule manière de m'imposer silence, c'est de ne pas laisser ôter les chevaux de votre voiture, que j'y monte à l'instant avec mademoiselle d'Érigny, et que nous retournions à Paris. Alors, je pourrai, pour le public seulement, prétexter un quiproquo que l'on croira ou non; mais mon fils saura la vérité. — Quelle folie ! il ne faut point partir d'ici de quelques jours, je vous en expliquerai les raisons; mais avant tout, je veux voir Méline.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

— Vous ne la verrez point que vous ne soyez déterminé à nous faire partir sur-le-champ. Le Duc fit un pas comme pour entrer dans la chambre où il pensait bien qu'était Méline; je me levai et passai entre le Duc et la porte. Il faut avant, monsieur, m'expliquer ce que vous avez prétendu; comment vous avez osé me confondre..... Je n'achève pas : mon indignation à cette pensée soulève toutes les puissances de mon âme. — Vous prenez la chose au grave, ma belle dame, et vous croyez avec raison, que vous méritez bien d'être enlevée seule; je rends justice à vos charmes, mais ceux de Méline me subjuguent, m'entraînent. — Le scélérat, dis-je, avec l'accent de la colère. — Modères-toi donc, me dit ma mère, ou je ne pourrai continuer. Je me tus. — Le Duc reprit :

je suis homme à faire peut-être pour elle la dernière folie, en attendant des sacrifices dont la grandeur vous étonnera. — Si votre intention, monsieur le Duc, est d'épouser Méline, c'est un si grand avantage pour elle, que malgré l'amour de mon fils pour mademoiselle d'Érigny, si elle consent à vous donner sa foi, il n'y a point de doute qu'Alfred doit se sacrifier à la fortune de celle qu'il aime. — Moi, dis-je, je n'y consentirais jamais; vous pouvez en être bien sûre. — Laissez-moi donc finir. Mais si vous avez des vues honorables, dis-je en continuant, pourquoi, monsieur le Duc, avez-vous pris un moyen aussi bizarre et qui doit mettre tout ce qui nous aime au désespoir. — J'ai dit, madame, qu'il serait possible que je fisse pour Méline la dernière folie;

mais pour cela il faut que je sois aimé, et qu'on me l'ait prouvé d'une manière indubitable. — J'entends, monsieur, et moi je vous assure que vous n'arriverez à cette innocente créature que sur mon corps sanglant. — De grands mouvemens, le pathétique, le sublime; mademoiselle Clairon ne jouerait pas mieux. — Vous abusez, monsieur, de la position où votre complot nous a placées : vous pouvez consommer le crime le plus odieux, mais j'aurai un vengeur. — Oui, oui, ma mère, je vous vengerai, vous pouvez le croire. — Le Duc reprit : laissez un moment le cothurne, et permettez-moi, madame, de vous parler le simple langage de la raison.

J'adore Méline, car c'est ainsi que l'on aime, ou du moins qu'on le dit; mais, enfin, jamais fantaisie n'a pris

autant sur mon imagination. Cependant, j'avais su la vaincre en voyant qu'elle allait épouser le jeune de Moucy, que l'on disait riche et protégé, je ne sais à quel titre, par le vieux Maréchal. Mais les choses ont bien changé. — Que voulez-vous dire? — Ce que je désirais vous apprendre avec précaution; votre emportement me force à rompre la glace; il faut bien que vous appreniez que votre fils ne peut plus épouser Méline. — Mon fils, et par quelle raison? — Parce que vous êtes complètement ruinés. — Ruinés, ma mère? — Oui, mon fils, mais écoutez. — Qui, monsieur, lui dis-je, a pu répandre une pareille calomnie? — C'est une vérité qui n'est point encore connue, mais vous n'en douterez point quand vous verrez la lettre que votre mari m'écrit; et le Duc tira de son porte-

feuille cette lettre que je ne reconnus que trop pour être de l'écriture de ton père ; je la pris en tremblant et lus ces mots :

*Lettre de M. de Moncy à M. le duc de R**.*

Bordeaux, le 15 janvier 17**.

Monsieur le Duc,

« C'est moins au Gouverneur de cette province que je prends la liberté d'écrire, qu'au protecteur de ma famille, à l'homme sensible qui n'apprendra point mes peines sans en être touché, et qui, j'en suis sûr, emploiera tout son crédit pour sauver ma femme et mon fils, dont le malheur est d'autant plus grand qu'il est moins prévu. Un scélérat a abusé de ma confiance. Allin, qui était mon

caissier depuis trente ans, vient de s'embarquer pour l'Amérique avec toute ma fortune, ayant emprunté sous mon nom, et en abusant de ma signature, des sommes qui absorbent la totalité de mes biens. Il a eu l'audace, avant de s'éloigner, de me laisser la note de ces emprunts; cependant, ma ruine ne serait pas complète, si je pouvais trouver 400,000 livres sur ma charge. Elle suffirait encore pour soutenir ma maison, puisqu'elle rapporte 40,000 livres; mais il faudrait en faire avoir l'agrément à mon fils; et vous seul, monsieur le Duc, le pourrez : il quitterait alors le service; son mariage avec mademoiselle d'Érigny n'en aurait pas moins lieu. Rien n'a encore éclaté. J'ai fait face, par mon crédit, au dernier paiement; mais cela ne peut subsister plus de huit à dix

jours. Ma vie, le repos de ma vieillesse ; et plus que tout cela, monsieur le Duc, la félicité de mon fils et de ma femme sont dans vos mains ; sauvez ma famille entière, et sa reconnaissance égalera le respect profond avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

DE MONCY,
Directeur-général ».

Ma mère me donna la lettre ; je restai les yeux fixés sur ces caractères. Aucun de nous ne chercha à interrompre ce triste récit, que ma mère continua. — Après avoir lu cette lettre, je ne savais encore si je devais y croire. C'était bien l'écriture de mon

mari; mais les faits qu'elle contenait me paraissaient si extraordinaires, que je ne pouvais me persuader qu'ils fussent vrais. Je ne trouvais point d'expressions qui pussent peindre mes douloureuses sensations, et je restais sans mouvement et sans voix comme sont ceux qui ont été frappés de la foudre. — Eh! bien, madame, croyez-vous à présent ce que je vous disais? Soyez tranquille, tout sera réparé; j'obtiendrai du Roi l'agrément de la charge de M. de Moncy pour votre fils; et les 400,000 livres qui sont nécessaires pour couvrir le déficit de la caisse, je les donnerai. — Il serait bien honorable pour vous, M. le Duc, de faire un si noble usage de votre crédit et de votre fortune, et vous justifieriez la confiance que mon mari vous témoigne. Mais que peut avoir de com-

mun une action aussi généreuse avec l'enlèvement de mademoiselle d'Érigny ? — Vous ne l'imaginez pas ; vous me croyez assez dupe de faire un pareil sacrifice sans le plus léger dédommagement ? Celui que je demande est de peu de valeur... Je vous ferai reconduire avec mademoiselle d'Érigny, à Paris, dans deux ou trois jours; comme elle sera censée ne vous avoir pas quittée, votre fils n'aura pas le moindre doute et ignorera... — Je souffrirais une pareille infamie ! La pensée est un outrage que le sang seul peut effacer. Je le sentis comme toi, et ne pus contenir plus long-temps mon indignation. Homme bas et perfide, m'écriai-je, vous voulez, pour prix d'un service que vous offrez à mon mari, me couvrir de déshonneur ! Jamais ! Rendez-moi la liberté à l'ins-

tant même et à mademoiselle d'Érigny ; je ne veux rien de vous, pas même que vous demandiez l'agrément de la charge ; je rougirais si mon fils la tenait de vous. Je veux partir à l'instant, ou craignez mon désespoir ; il pourrait vous être funeste.

Le Duc se promenait à grands pas dans son salon, tâchant d'arriver à la porte de Méline, devant laquelle j'étais constamment restée. — Donnez ordre, sur-le-champ, qu'on mette les chevaux ; je veux partir avec Méline. — Vous êtes bien pressée ; encore faut-il savoir quelles sont ses intentions? — Elles ne peuvent être différentes des miennes. Si, ce que je ne puis croire, elle en avait d'opposées, je n'en exigerais pas moins qu'elle partît sur-le-champ avec moi, afin de la rendre à sa mère ; et alors

elle se conduirait comme il lui conviendrait. Mais tant que, par les circonstances où nous nous trouvons, je serai responsable d'elle, je vous le dis, monsieur, vous pourrez me tuer, mais ce sera le seul moyen que vous aurez de parvenir à entretenir seule mademoiselle d'Érigny, car je ne la quitterai pas d'un instant. — Je ne suis point un homme féroce, et la nature ne m'a pas assez maltraité pour que je ne puisse attendre que de la force ce qui, tant de fois, m'a été accordé de si bonne grâce. Mademoiselle d'Erigny me plaît infiniment, je le prouve par le sacrifice que je veux faire; si elle le refuse, tout est dit; vous partirez demain matin, madame, avec elle, et vous vous tirerez comme vous pourrez de vos embarras de fortune. Je ne prête pas un louis, et je ne fais pas

une démarche : voilà qui est dit, n'en parlons plus; mais soupons, il est tard. — Je n'ai pas faim. — Votre prisonnière ne dira pas de même; permettez que je lui fasse demander si elle n'a besoin de rien. — Je vais le lui demander moi-même; et ouvrant la porte au moment où le Duc s'y attendait le moins, je me renferme avec Méline, fermant les verroux sur moi : le Duc frappa inutilement; je n'ouvris pas. Hélas! j'avais trop de choses malheureuses à apprendre à Méline, pour m'occuper du duc de R**. Combien nous déplorâmes douloureusement notre commun malheur? Combien nous pensâmes au désespoir de mon fils? Le Duc, las de ne pouvoir se faire ouvrir, soupa seul, se coucha, repartit pour Versailles au point du jour, donna ordre qu'on

mît des chevaux de poste à une voiture, et qu'on nous remenât à l'hôtel du Nord. Nous ne nous couchâmes pas, et nous passâmes la nuit entière à chercher quels moyens on pourrait employer pour empêcher la perte de la charge, qui entraînait le renversement de la fortune entière de M. de Moncy. Méline écrivit à sa tante, pour la prier de faire faire des démarches auprès du maréchal de Biron. Je devais faire mettre cette lettre à la première poste, si, comme je l'imaginais, nous avions la liberté de partir. Si madame d'Erlac veut, disais-je à Méline, rien ne sera aussi facile, et nous serions encore heureux. Je le désire bien, répondit en soupirant ton amie.

Aux premiers rayons du jour, j'entendis des chevaux dans la cour : j'en-

tr'ouvris une jalousie, et je vis le Duc monter en voiture; ce qui allégea une partie de mes peines; j'en fis part à Méline, qui désirait quitter, le plus tôt possible, ce triste séjour. — S'il n'en a pas donné l'ordre, cela sera impossible; il faut s'en assurer. Je sonnai; la vieille femme vint, et dit que Monseigneur était parti de très-mauvais humeur; que c'était la première fois que pareille chose arrivait. Au surplus, mesdames, vous pouvez vous en aller quand vous voudrez.—Tout à l'heure, dîmes-nous toutes deux à la fois. — Il faut déjeûner. — Cela n'est pas nécessaire. — Vous n'avez pas soupé. — Nous n'avions pas faim. Le valet-de-chambre vint prendre nos ordres pour l'heure du départ. — Point d'autre délai que le temps d'atteler les chevaux.

Nous montâmes en voiture ; nous traversâmes une forêt que je crus être celle de Fontainebleau, car nous nous trouvâmes, après trois heures de marche, à Essonne, où je forçai mademoiselle d'Erigny de s'arrêter pour prendre un potage. Je ne voulais pas arriver de jour à Paris. Je pensais que tout le monde savait dans l'hôtel que nous étions disparues depuis près de trois jours, et que beaucoup de propos devaient s'être tenus : je voulais te voir, mon fils, et madame d'Erigny, avant que personne sut notre retour.

Ah ! de quel poids mon cœur est soulagé, dis-je à mère en l'embrassant avec la plus vive tendresse ! qu'importe la fortune au prix de l'honneur. Il faut savoir ce que mon cœur a souffert depuis quatre jours, pour avoir quelqu'idée de ma joie de vous revoir,

de revoir Méline. — Mes pauvres enfans, dit madame d'Erigny, en unissant ma main à celle de sa fille, que ne dépend-il de moi de vous marier dès demain ; je vous prouverais, mon cher Alfred, que ce n'était pas votre fortune qui faisait que je vous désirais pour mon gendre ; mais nous éprouverons, j'en suis bien sûre, de grandes difficultés.—Quoi, vous pourriez penser !.... — Je crains.... Je suis fâché que Méline ait écrit à ma tante, il eût été possible de lui laisser ignorer. — Moi, tromper !... J'aime Méline plus que ma vie ; mais l'obtenir par un mensonge, non, jamais. — Avec du courage et de la patience, nous surmonterons les obstacles que je redoute ; mais il ne faut pas perdre de temps pour obtenir l'agrément de la charge pour Alfred. Ce soir, il est trop tard ;

mais demain, j'irai chez madame de Chandor; elle est très-bien avec le Ministre des finances, je suis sûre qu'il ne la refusera pas. — Est-il indispensable que ce soit madame de Chandor qui fasse cette demande? — Certainement: pourquoi ne serait-ce pas elle? elle a beaucoup d'amitié pour vous; vous êtes le meilleur ami de son frère. — Mais si elle ne voulait pas s'en mêler.—Quelle idée! — Laissez-moi faire; demain, à huit heures du matin, je serai chez elle; je la ferai lever; elle ira chez le Ministre, qui ne lui refuse rien; ce sera une chose faite: nous verrons ensuite comment nous ferons entendre à ma tante que vous quittez le service, car c'est indispensable, vous ne pourriez pas vous y soutenir; au lieu que, si on veut m'en croire, vous vous marierez

de suite ; vous vivrez à Bordeaux avec M. et mademoiselle de Moncy. Nous, nous améliorerons notre modeste domaine, où ma fille passera quelques mois chaque année, ce qui évitera de tenir une maison pendant ce temps : là, et avec de l'ordre, de l'économie, tout se réparera.

Méline, pénétrée des bontés de sa mère, lui marquait sa reconnaissance avec une si touchante expression, que j'en étais attendri au dernier point. Chacun de nous se donna, les uns aux autres, les témoignages les plus sincères d'estime et d'amour ; et comme je pensais que nos voyageuses devaient avoir besoin de prendre quelque repos, je descendis chez madame Sapinel, et la priai de nous faire donner à souper. Elle me fit son compliment sur le retour de ces dames, et ajouta

que c'était par discrétion qu'elle n'était pas montée pour avoir l'honneur de les voir. Je l'en remerciai, et lui dis, qu'aussitôt que ma mère serait couchée, je lui demandais la permission de venir lui apprendre des choses très-extraordinaires et fort douloureuses, que j'étais loin de soupçonner il y avait deux heures. Célanie me regarda, et sembla former un soupçon que je m'empressai à détruire, en l'assurant que si j'avais des chagrins inattendus, ce n'était pas l'amour que je devais accuser, puisque j'avais retrouvé ma maîtresse plus tendre que jamais, et ne le cédant qu'à moi pour aimer. Elle n'a pas quitté ma mère d'un instant, et malgré tout cela, je suis très-malheureux, et vous en conviendrez, mon amie, lorsque je vous aurai fait connaître tout ce que je viens d'apprendre.

Je la quittai, et vins rejoindre mes amies, que je trouvai plus calmes : heureux si j'avais pu posséder ainsi qu'elles mon âme en patience! mais la nature m'avait donné un caractère bouillant, et qui ne pouvait supporter l'ombre d'un outrage. J'avais vu, dans la conduite du duc de R**, tout ce qui était fait pour provoquer une juste vengeance : un dessein prémédité de m'enlever mon plus cher trésor; fondé sur l'idée qu'un homme de sa sorte pouvait offenser sans crainte un homme de la mienne; que l'argent devait nous tenir lieu d'honneur, de considération, et qu'un grand seigneur était à l'abri de tout reproche quand il avait mis un prix à ce qui n'en peut avoir.

Heureusement, me disais-je, je suis encore au service; en cette qualité, il

ne peut me refuser de se mesurer avec moi ; d'ailleurs, il passe pour brave. Il est vrai que je suis beaucoup plus jeune que lui, mais il est loin des années de la vieillesse. D'abord, il faut me débarrasser de mes arrêts et de l'insupportable garde de la connétablie, et je me promis d'écrire au lieutenant-général de police pour lui apprendre que ma mère et mademoiselle d'Érigny étaient de retour sans avoir aucun reproche à faire à qui que ce soit : j'espérais que l'on me rendrait la liberté, n'y ayant aucune raison de croire que je pourrais en faire un mauvais usage. Telle était la lettre que j'écrivis, en effet, dès le soir, pour être portée le lendemain matin au magistrat. Je cachai avec soin mon projet à ma mère et à mesdames d'Érigny. On servit le souper ; Méline qui n'avait presque

pas mangé depuis quatre jours, y fit honneur. Les malheurs de fortune la touchaient peu, et elle n'imaginait pas qu'ils dussent être un obstacle à notre hymen.

Nos mères, plus prévoyantes, étaient encore si tristes, qu'elles ne pouvaient manger; pour moi, qui ne comptait rien que le bonheur d'avoir retrouvé mon amie digne de mon amour, et d'avoir la certitude de me venger, j'étais fort gai, et ma mère me disait : Tu es bien heureux mon fils; perdre ainsi quinze cent mille francs. — Méline me reste, que me fait la fortune : dussai-je travailler pour la faire vivre, je serai encore trop heureux ; n'est-il pas vrai Méline, qu'un peu plus ou moins d'or, ne te fait rien? — Rien au monde! c'est Alfred que j'aime, et non l'argent. — Pauvres enfans, disait madame d'Éri-

guy; et elle se couvrait les yeux avec sa main, pour nous dérober ses larmes. Ces dames avaient toutes trois besoin de repos; je les laissai et descendis chez Célanie, qui n'apprit point sans un vif chagrin la perte entière de ma fortune; elle augura mal de la tristesse de madame d'Érigny, et encore plus de la démarche qu'elle voulait faire chez sa cousine : madame de Chandor vous servira mal; je la connais mieux que personne; il ne fallait pas la mettre dans votre confidence; elle vous trahira : elle déteste Méline; je ne l'ai vue qu'une fois avec elle, et j'ai lu dans ses yeux l'envie qu'elle lui portait! La perte de votre fortune sera pour elle une véritable jouissance, car elle pense que mademoiselle d'Érigny, si elle vous épouse, viendra briller à Paris, et

l'éclipsera entièrement; ainsi, elle verra dans votre ruine l'impossibilité de votre mariage, qu'elle redoute infiniment, je vous en assure. — Quelle idée ! elle a été la première à y applaudir. — Que de gens disent tout le contraire de ce qu'ils pensent. Je ne voulus point convenir avec Célanie que je pensais comme elle, et je la quittai pour écrire au lieutenant général de police. Je donnai ma lettre à Valentin en lui disant de la porter avant le jour, et de m'éveiller à huit heures. Je me mis dans mon lit, où après avoir pensé à mon pauvre père, au traître Allin, à la vieille et orgueilleuse Marquise, au despote d'Érigny, je ne vis dans tout cela rien de fort bon; aussi, la gaieté que la présence de Méline m'avait rendue, s'éclipsa pour faire place à cette réflexion : je suis bien

décidé à me battre avant vingt-quatre heures ; il n'y a donc aucun doute que, par un nouveau malheur, je serai d'une manière ou d'une autre séparé de mon amie. En vain l'amour eût voulu me combler de ses faveurs, je ne pouvais voir dans ma destinée que la mort si le Duc est vainqueur, ou l'exil si je le tue ; ainsi, le reste ne pouvait guère m'inquiéter.

Après avoir maudit l'espèce humaine, la destinée, les passions, fait des vœux pour mon père, pour ma mère, et surtout pour Méline, je m'endormis, et si profondément, que Valentin ne put parvenir à me réveiller à huit heures, comme je le lui avais dit. Je dormais encore à dix, quand il rentra, pour la quatrième fois, dans ma chambre. Monsieur, levez-vous donc, il est dix heures;

voici la réponse de M. le lieutenant général de police, et puis il y a là dedans un jeune homme qui a, dit-il, quelque chose de fort pressé à vous communiqner. Pendant qu'il parlait, j'avais ouvert la lettre du magistrat, et lu avec plaisir que j'étais libre de mes actions; et dans l'empressement où j'étais d'aller trouver le Duc, je dis assez haut pour être entendu : Le diable emporte l'importun; dis-lui que je le prie de remettre à me dire demain matin ce qu'il me veut. Valentin sortit, rentra; il assure, me dit-il, que c'est impossible, qu'il y va de sa vie. — Qu'il entre donc. J'avais passé une robe de chambre. Valentin se retira après avoir fait entrer l'étranger. C'était un homme d'une très-petite stature, enveloppé dans un fort grand manteau; son cha-

peau lui couvrait presque toute la figure. Il ne l'ôta que lorsque nous fûmes seuls. Quel fut alors mon étonnement en voyant la marquise de Chandor? Quoi! c'est vous madame; qui vous amène? — Mon attachement pour vous; que dis-je? l'amour le plus passionné qui fut jamais. J'ai su m'imposer silence tant que j'ai cru que vous pourriez être heureux par une autre; mais n'espérez pas à présent vous unir à ma cousine: je connais l'inflexibilité de caractère de son père, la hauteur de ma tante; ils ne consentiront ni l'un ni l'autre à votre mariage; je viens vous garantir du désagrément d'un refus: madame d'Erigny m'a tout conté; elle se flatte que tout ira au gré de ses désirs; moi, je suis sûre du contraire. Cependant, je n'en demanderai pas moins pour

vous l'agrément dont vous avez besoin : je ferai plus, je suis l'amie du banquier de la cour. — Quoi! ma chère Estelle, je vous devrais mon bonheur? — Oui, si vous ne le faites pas consister dans de vaines chimères. Je veux que vous fassiez entendre à M. d'Erigny que vous vous rendez justice, que vous n'êtes plus assez riche pour épouser sa fille. — Moi! que je dise? — Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de se l'entendre dire; ce qui ne manquerait pas. — Une fois dégagé de ces liens... — Qui me sont plus chers que la vie. — Mais laissez-moi donc achever : libre, vous vous fixez à Bordeaux; vous y trouverez la maison de votre père toute meublée; vous vous y établirez avec ces braves gens, comme cela doit être, en déduisant l'intérêt des 400,000 liv.

sur le produit de la charge, il vous restera de quoi tenir une maison décente. Je ne tarderai pas à vous aller joindre. Je persuaderai à M. de Chandor que nous ne sommes pas assez riches pour habiter Paris; que, d'ailleurs, j'ai besoin de me rapprocher de ma tante, de lui faire connaître mes enfans, pour qu'elle me laisse une partie de sa succession. Alors, fixée près de toi, mon cher Alfred, nous passerions des jours délicieux. — En manquant à une promesse solennelle : quand je n'aimerais pas Méline comme je l'aime, de l'amour le plus tendre, je n'en tiendrais pas moins à mes engagemens. — Que l'on annulera, j'en suis sûre; tandis que rien ne brisera les nœuds que je formerai avec vous, parce que ce sera mon amour qui les resserrera;

et, enfin, on doit penser qu'une grande distance d'âge doit me rendre libre. — J'admire, madame, avec quelle facilité vous disposez des événemens, comme si vous en étiez maîtresse; vous oubliez que vous avez assisté au serment que j'ai prononcé d'être à Méline, à Méline, qui veut bien être à moi, malgré la perte de ma fortune. — Sera-t-elle consultée? Il faudrait bien voir qu'une fille de qualité eût seulement la pensée de se marier contre l'aveu de ses parens. — Elle a celui de sa mère. — Qui n'a nul pouvoir. — M. d'Érigny ne s'est point encore prononcé; vous voulez, madame, que je brise des liens qui font mon bonheur, des liens que la vertu approuve, tandis qu'il me reste l'espoir d'être à ce que j'aime, et c'est pour renouer avec vous des nœuds

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

criminels, dont vous fondez un jour la légitimité sur la mort de l'homme respectable qui a le malheur d'être votre époux. — Il sied bien au fils d'un parvenu de prendre ce ton avec une femme de ma sorte, qui voulait bien réparer votre fortune : réfléchissez à votre conduite, M. de Moncy; craignez de vous repentir un jour d'avoir rejeté les soins de celle qui, malgré vos torts, a la faiblesse de vous aimer. Cher Alfred! ne nous perds pas l'un et l'autre pour un fol espoir. — Je vous rends grâce, madame, de ces soins dont je saurai me passer. — Cruel! tu me dédaigne, et je t'aime encore; pense que la haine va succéder dans mon cœur à cet amour malheureux. Alfred! tu garde le silence; c'est toi qui me hais. — Non, madame, je ne vous hais pas; mais je

n'aime que Méline. — Le sort en est jeté: je vous abandonne à votre mauvaise étoile, et vous engage à ne pas compter sur la charge de votre père; car je sais qu'elle sera donnée ce matin ; adieu. Elle remit son chapeau sur ses yeux, s'enveloppa dans son manteau, et sortit sans que je fisse le moindre mouvement pour la retenir, tant elle m'avait inspiré de mépris. Je ne vis que le plaisir d'être débarrassé d'elle, sans penser à tout le mal qu'elle pourrait me faire.

Je sonnai Valentin pour m'habiller. Je donnai ordre que l'on sellât mon cheval pendant que je finissais ma toilette. Je n'entrai point chez ma mère. Je ne vis point Méline. Je voulais que rien ne retardât le plaisir barbare que je me faisais de me battre avec le Duc. Comme je mettais le pied à l'étrier,

Auguste entra à cheval dans la cour. Il avait su, par madame d'Erigny, nos communs malheurs, et il venait me prier d'accepter tout ce que l'amitié la plus tendre peut offrir. Je le serrai dans mes bras. Je n'accepte, cher Comte, aucun des services que vous m'offrez; mais je vous en demande un : c'est de me servir de second dans une affaire que je ne puis me dispenser d'avoir contre M. le duc de R**. Auguste m'assura qu'il était tout à moi; trouva que j'avais raison de tirer vengeance des procédés de cet homme, dont la conduite était infâme. Nous montâmes à cheval, et nous allâmes droit chez le Duc.

CHAPITRE XXXIV.

Il était près de midi. Cependant, l'Adonis de la Cour n'était pas encore levé. Nous nous promenâmes dans son jardin ; enfin, on vint nous avertir qu'il était visible, et on nous introduisit dans un cabinet charmant, qui avait toute l'élégance du boudoir d'une jolie femme. Le Duc, assis sur un sofa, était en robe de chambre de taffetas rose et blanc, un fichu de mousseline de l'Inde, brodé d'or, sur sa tête ; il se leva quand nous entrâmes ; il nous fit asseoir à ses côtés. Aux parfums et au luxe asiatique qui l'entouraient, on se serait cru chez un Satrape, bien plus que chez un pair de France ; et comme

nous gardions le silence, il nous dit : Que désirez-vous de moi, messieurs, avec le sourire le plus gracieux. — Il me semble, monsieur le Duc, que vous pourriez l'imaginer. — Ah ! c'est pour me demander raison d'une aventure qui a eu un si mauvais succès pour moi, soit dit sans me vanter, qu'en vérité je ne m'attendais pas qu'il faudrait en outre me battre; mais enfin, puisque cela vous convient, je suis à vos ordres; cependant, je vous préviens que je ne le puis aujourd'hui; il faut que je parte à l'instant pour Versailles, où je suis de service. — Ce sera pour demain. — Impossible, je mettrais au désespoir une des jolies femmes de la cour, qui m'a donné un rendez-vous; c'est le second; vous jugez que l'on y tient encore : remettons à après-demain; à

jeudi, si je ne me trompe. Auguste est votre second, j'amènerai un de mes aides-de-camp. Quelles seront les armes et le lieu du combat. Il faut convenir de tout cela ce matin. Ce sera à cheval et au pistolet, s'il vous l'agréez. — Je le veux bien, et nous nous trouverons au bois de Boulogne, près le château de Madrid. — A sept heures du matin. — Oui, à sept heures. Je ne me coucherai qu'en revenant, si je reviens : à jeudi. Nous nous levâmes; il nous reconduisit jusqu'à son antichambre. Voilà, dis-je au Comte, un singulier homme. — Oh ! très-singulier. — Je ne suis pas fâché de ce délai; cela me donnera le temps de faire des démarches auprès du ministre des finances : je le connais, et si tu veux y venir ce matin, nous lui parlerons de tes droits, nous les fe-

rons valoir. — Je ne demande pas mieux. Le Comte en était très-connu. On nous laissa entrer, et, au même instant qu'on ouvrait la porte de son cabinet, il en sortit une femme enveloppée dans une coiffe noire qui lui cachait entièrement le visage; mais à sa taille, à ses manières, je ne doutai pas que ce ne fût la Marquise; elle passa si vite, que je n'eus pas le temps de m'en assurer. C'est-elle, dis-je en moi-même; elle se sera reprochée de me laisser ruiner quand elle pouvait l'empêcher. J'ai eu tort de la traiter aussi mal. Le ministre vint au-devant d'Auguste, et lui demanda ce qu'il pourrait faire pour son service. — Le Comte expliqua en peu de mots le sujet de sa demande. — J'en suis désolé; mais je viens d'accorder l'agrément de cette charge à

une belle dame à qui je ne refuse rien, et précisément elle est venue me la demander : c'est elle qui sort d'ici. Serait-il possible ? pensai-je en moi-même ; peut-on pousser plus loin la scélératesse ? — Ah ! je l'ai encore traitée trop doucement. Quoi ! monseigneur, mon père perdra sa place ; parce qu'un fripon a abusé de sa confiance. — Il ne fallait pas la donner ; c'est un malheur : mais votre père ne pouvait garder sa charge depuis l'éclat que cette affaire a fait. On eût pu, en effet, vous la faire passer ; mais j'ai promis à un autre. J'en suis fâché. — Comment se fait-il que cette affaire ait éclaté ? Mon père n'en avait écrit qu'à un homme qui, par son rang, ne devait pas se permettre une telle indiscrétion. Cela ne me regarde pas : je sais que les paiemens ont été suspen-

dus, et, qu'ainsi, M. de Moncy ne peut garder sa charge. En disant ces mots, il nous reconduisait vers la porte par laquelle nous étions entrés. J'étais d'une rage qu'on ne peut rendre ; je ne doutais pas que c'était la Marquise qui me jouait ce tour sanglant, ce que je ne pouvais dire à son frère. Quant à l'éclat de cette malheureuse affaire, le Duc l'avait fait, peut-être, pour nous forcer d'avoir recours à lui. Je suis perdu, dis-je à Auguste ; mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. Auguste voulut me prouver qu'il ne fallait pas se désespérer, que nous trouverions peut-être d'autres moyens. Nous retournâmes à l'hôtel. La première personne que nous vîmes, fut madame de Chandor, qui se rendait chez madame d'Érigny. — C'est toi, ma sœur, lui dit Auguste ; tu

viens chez nos pauvres amis. — Ah! tu me vois Auguste au désespoir; je n'ai pu réussir à rien. Ah! mon cher Alfred, combien je suis désolée, dit-elle en posant sa main sur mon bras, qu'il fallait bien que je lui offrisse pour arriver chez madame d'Érigny; vous allez savoir si l'on peut être plus malheureuse que je ne le suis.

J'aurais donné tout au monde pour ne pas entrer avec la Marquise chez ces dames; mais Auguste eût été étonné de ma conduite, et je n'aurais pas voulu affliger ce précieux ami. Nous entrons donc; et dès qu'Estelle aperçoit madame d'Érigny, elle se jette dans ses bras. — O ma chère Agathe! que je suis à plaindre; vous allez douter de mon amitié; vous allez croire que j'ai mis de la négligence, de la froideur dans les démarches que vous

m'aviez chargé de faire. — Non, sûrement, je n'aurai point cette idée ; mais dites-moi : est-ce que le ministre vous a refusé. — De la manière la plus formelle. — Quoi ! Alfred n'aura pas la charge de son père ? — Mon Dieu non. — Ah ! quel malheur, et comment cela ? — Parce que les embarras des affaires de M. de Moncy sont publiques à Bordeaux, de sorte qu'un des riches particuliers de la ville a pris la poste sur-le-champ, est arrivé à Paris, s'est fait appuyer auprès du ministre, et a obtenu l'agrément de la charge. O mon Dieu ! dit ma mère, quel malheur ; M. de Moncy n'y survivra pas, il faut que je parte ; que j'aille l'aider à supporter ce redoublement d'infortune. Mon fils, nous allons partir, n'est-ce pas ? Je ne le puis qu'après demain au soir. — Et la

raison ? — Vous la saurez. Madame d'Érigny dit à ma mère : je désire que vous attendiez ces deux jours, car je n'aurais pas la force de partir aujourd'hui, ni peut-être demain. Méline, qui semblait prévoir que ces deux jours seraient suivis d'une trop longue absence, engagea ma mère à rester jusqu'au lendemain. — Cela sera très-bien fait, reprit la Marquise, parce que l'on pourra faire d'autres démarches; il est possible que le Roi n'ait pas encore signé. — Je crois, madame, que toute démarche serait inutile : en allant aujourd'hui chez le ministre des finances, j'ai vu la femme qui a obtenu pour son protégé la place de mon père ; quoiqu'elle fût enveloppée dans ses coiffes, je l'ai parfaitement reconnue. — Et vous ne la nommerez pas, reprit Estelle avec une audace sans

exemple. — Non, madame, je sais que ce serait lui faire une effroyable injure, et malgré le mal qu'elle me fait, je ne veux pas la punir en démasquant son hypocrisie. Madame de Chandor pâlit, et dit avec moins d'assurance : ce procédé est bien noble, bien généreux, et serait fait, si elle le savait, pour lui donner des remords. — Ils seraient trop tardifs. La Marquise, embarrassée, interdite, se leva et sortit ; abrégeant ainsi un entretien qui lui devenait de moment en moment plus pénible. Elle réitéra à ma mère et à sa cousine les témoignages de dévouement et d'amitié auxquels il m'était permis de ne pas croire. Estelle emmena son frère, dans la crainte d'une explication. Elle avait tort, je n'aurais voulu pour rien au monde détruire l'illusion que le Comte se

faisait sur sa sœur et qui le rendait heureux. Dès qu'ils furent sortis, ma mère dit : Que nous sommes malheureux ! et comment les femmes se permettent-elles d'employer leur crédit sans savoir si ce qu'elles sollicitent est juste ou non ? — Et que leur importe, elles satisfont leurs passions. — Et tu connais, reprit ma mère, la femme qui nous rend si malheureux. — Parfaitement. — A ta place, j'irais la trouver, je verrais à m'arranger avec son protégé. — Nous n'y gagnerions rien. Il faut renoncer à tout, réunir les débris de notre fortune : nous irons vivre à Blari ; nous ne ferons qu'une famille que rien ne pourra désunir. N'est-il pas vrai, vous qui êtes aussi ma mère, que nous pourrons encore être heureux ; et je me jetai aux genoux de madame d'Érigny. Je pre-

nais ses mains ; Méline, par un semblable mouvement en fit autant. Madame d'Érigny nous prit dans ses bras, et nous embrassant avec une égale tendresse : mes enfans, nous dit-elle, jamais je ne vous séparerai dans mon cœur : espérons que le ciel nous protégera. Mais puisqu'on ne peut avoir l'agrément de la charge, il ne faut pas qu'Alfred se presse de donner sa démission, il serait possible que ma tante aimât mieux qu'il restât au service. — Impossible qu'il s'y soutienne. — Ma tante ferait peut-être des sacrifices. Elle l'aime beaucoup. — Rien ne presse, en effet, d'ailleurs, nous aurons sa réponse avant de partir. Ce qui m'inquiète, dit ma mère, c'est de n'avoir aucune lettre de ton père : je lui ai écrit en même temps que Méline à madame d'Erlac.

Mes amis, qui ne pouvaient croire que l'on voulût nous séparer, envisagèrent notre malheur sous un point de vue moins douloureux qu'au premier moment. Ayant fait défendre la porte, nous passâmes ces deux jours-là entièrement occupés de notre mutuelle tendresse; et nous finîmes par trouver que nous serions peut-être plus heureux dans notre médiocrité, qu'avec de grands biens qui nous rendent esclaves de la société. Ces deux jours ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Je lisais dans le cœur de mes amies un si tendre attachement pour moi, qu'il me tenait lieu de tout ce que j'avais perdu : je me trouvais si heureux au milieu d'elles, que je regrettais que l'honneur me forçât à exposer ma vie; mais le sort en était jeté, et Auguste, que j'avais revu, devait ve-

nir me prendre pour nous rendre près du Ranelagh. Je ne vis que lui et la bonne Célanie pendant ces deux jours-là, qui devaient finir ceux de mon bonheur. Heureusement pour moi, aucune de celles qui m'étaient chères n'eut le moindre soupçon de ce rendez-vous, dont l'idée les eût fait mourir d'effroi.

CHAPITRE XXXV.

ENFIN, le jour est arrivé. Auguste est chez moi à six heures précises. Ma mère, Méline, la mère de mon amie dormaient. Célanie, que les intérêts de sa maison forçaient à être très-matinale, nous rencontra sur l'escalier. — Où allez-vous donc, me dit-elle avec inquiétude ? — Nous promener. — Il ne fait pas jour. — Il va paraître. — Il n'est que six heures. Alfred ! où allez-vous ? Ces dames savent-elles ? — Non, ne leur dites rien, ma chère amie, nous allons revenir. — Ah ! monsieur le Comte, je ne vois que trop.... Que ne puis-je vous détourner de ce projet. Alfred, vous me dé-

sespérez. — Calmez-vous, ma bien tendre amie, je vais revenir. Elle prit ma main, la serra dans les siennes; ses yeux se remplirent de larmes, et elle rentra dans son appartement, sans ajouter un seul mot. — Je suis fâché, dis-je à Auguste, de l'avoir rencontrée; elle va être inquiète, et si ma mère la voit, elle lui demandera... Tout cela, c'est un moment plus tôt ou plus tard, il faudra bien qu'elle le sache. En disant ces mots, je montai à cheval, et nous prîmes, Auguste et moi, le chemin du bois de Boulogne, où nous arrivâmes cinq minutes avant l'heure du rendez-vous. Sept heures sonnaient quand nous aperçûmes le Duc qui venait bride abattue. — Je sors, nous dit-il, du jeu de la Reine; on ne s'est séparé qu'à plus de six heures; j'avais dit qu'on tînt mon cheval prêt; je n'ai

fait qu'un temps de galop de Versailles ici. Vous avez vos pistolets, voici les miens. Voyez quels sont ceux que vous croyez les meilleurs. Je préférai ceux de M. de R**. Il faut laisser reprendre votre cheval, il est blanc d'écume. Voulez-vous monter le mien, dit Auguste? — Je crois, au fait, que cela vaudrait mieux. M. de Saint-Céran, qu'il avait amené, dit au Comte : Comme vous n'avez pas envie de prendre parti, nous resterons à pied. — Comme vous voudrez. Il descendit de cheval, et on laissa respirer ceux sur lesquels ils étaient venus.

Le Duc essaya un instant le cheval d'Auguste, le trouva doux et fort bien dressé. J'étais sûr du mien. Nous étions convenus de la distance que nous mettrions. Nous devions ve-

nir l'un sur l'autre, et tirer en même temps, ce qui fut exécuté avec une grande exactitude. La balle du Duc m'effleura le bras gauche. Plus sûr de mon coup, il le reçut dans la poitrine, et serait tombé de son cheval, si Auguste et le chevalier de Saint-Céran n'eussent été assez prompts pour le retenir — Je crois bien, dit le Duc, que j'en mourrai, mais je l'ai mérité. Assurez mademoiselle d'Érigny de mon repentir et de mon profond respect, ainsi que madame votre mère, et ne perdez pas un instant pour quitter la France, car le Roi ne vous ferait pas grâce. Il n'en put dire davantage et s'évanouit. M. de Saint-Céran, qui savait où était la voiture du Duc, dans laquelle était M. de la Lierne, son chirurgien, alla l'avertir. Au premier moment, le chirurgien le crut

mort ; il le saigna, la connaissance lui revint. M. de la Lierne n'osa pas néanmoins sonder la plaie, il ne fit que la bander pour empêcher l'hémorragie. Le Duc me voyant encore auprès de lui, dit : Emmenez-le donc, Auguste, il est plus en danger que moi. Je l'assurai de mes regrets, ils étaient sincères. La générosité de sa conduite avait effacé tout ressentiment dans mon âme, et je ne pouvais imaginer qu'il allait mourir, sans un véritable chagrin. Cependant, en pensant à ma mère, à Méline, je quittai le Duc que l'on venait de placer dans sa voiture. Je montai à cheval ainsi qu'Auguste, et nous nous rendîmes à toutes brides à l'hôtel, où Célanie nous attendait avec la plus vive impatience. Elle faillit s'évanouir de joie quand elle me vit sans être

blessé ; car j'avais été si légèrement touché de la balle, que je n'avais pas même imaginé de me faire panser : elle nous fit entrer chez elle, et comme elle avait infiniment souffert pendant le temps que j'avais été absent ; elle avait une telle satisfaction de se retrouver avec moi, qu'elle ne savait comment me le témoigner. — Ah ! lui dis-je, je ne puis me réjouir quand je pense que ce pauvre Duc est peut-être mort à présent ; je lui ai porté mon coup à travers du corps. Fatale adresse ! que je la déplore. Outre le malheur affreux d'avoir privé mon semblable de la vie, vous n'ignorez pas, ma chère Célanie, que le danger de mort de M. le duc de R** ne me laisse pas la liberté de rester à Paris, ni même en France ; il faut que je parte à l'instant même. — Ah ; mon

Dieu ! vous me faites frémir ; mais comment partir ? où aller ? — Il peut rester ici, caché pendant quelques jours, pour savoir ce que deviendra l'état du Duc, dit Auguste.

Comme nous examinions le parti le plus sage à prendre, le portier apporta les lettres. Il y en avait de Bordeaux pour ma mère, et madame d'Érigny. Nous les prîmes, et nous quittâmes Célanie pour les porter à ces dames.

Elles venaient de se lever ; ma mère ayant su que j'étais sorti de très-bonne heure avec Auguste, avait été fort alarmée, de sorte qu'elle ressentît un véritable plaisir en me revoyant ; car elle s'imaginait qu'elle avait eu tort de penser que je m'étais battu avec le Duc : elle ne m'en fit pas même la question. Voyant dans mes mains une lettre de mon père, elle la prit avec

émotion, et ayant rompu le cachet, elle trouva, sous la même enveloppe, une lettre de M. d'Érigny, qu'elle remit à lire lorsqu'elle aurait lu celle de mon père. Tandis qu'elle en parcourait les tristes caractères, madame d'Érigny et Méline entrèrent, et on remit à la première la lettre de la Marquise. C'est par elle que nous commencerons à faire connaître à nos lecteurs l'effet que la catastrophe de M. de Moncy produisait.

Lettre de la marquise d'Erlac, à madame d'Érigny.

Erlac, le 18 juin 17**.

« C'est à vous, ma nièce, que j'adresserai la réponse à la lettre inconcevable que votre fille m'a écrite le 7 de ce mois, sans dater d'aucun lieu; et, cependant, il paraît clair qu'elle n'était point à

Paris, ni avec vous; ce qui est d'abord fort inconvenant. On n'a jamais laissé sa fille avec une étrangère; car, enfin, madame de Moncy l'est absolument à votre fille. Mais, passons, c'est la moindre extravagance que cette lettre contienne. C'est dans ce pays, dont le nom reste inconnu, que madame de Moncy apprend, me dit Méline, la faillite de son mari; car comment nommer autrement la suspension de ses paiemens? On dit bien que c'est d'Allin qui en est cause; mais c'est toujours la faute de celui qui lui a donné une aveugle confiance. Enfin, de tout cela, il résulte que Méline, qui devient tout à coup une personne très-expérimentée dans les affaires, trouve tout simple que le sieur de Moncy, ayant perdu la confiance du Roi, perde aussi sa charge. Mais alors, en fille

prudente, elle m'engage à solliciter l'agrément de cette charge pour M. Alfred, qui, alors, quittera le service et viendra vivre bourgeoisement à Bordeaux. Voilà un arrangement délicieux; mais il n'y a à tout cela qu'une difficulté; c'est la volonté de votre mari, qui s'oppose formellement à ce mariage; il n'est plus possible. On peut épouser un homme sans naissance, quand il a une grande fortune; mais ruiné, cela serait du dernier ridicule. M. d'Érigny a écrit à M. de Moncy pour lui rendre sa parole. Il m'a fait voir sa lettre; elle est ce qu'elle doit être dans les circonstances où se trouve le père d'Alfred, pour qui je n'étourdirai sûrement pas le Maréchal; c'est trop de lui en avoir déjà parlé une fois, pour le faire entrer dans le régiment des Gardes, où je crois

bien qu'il ne pourra pas rester : adieu. Ramenez-moi promptement Méline, et dites-lui que si mes bontés lui sont chères, elle renoncera de bonne grâce à un mariage que rien ne peut plus rendre sortable. Toute à vous, votre affectionnée tante.

Marquise D'ERLAC. »

P. S. L'abbé Lebrun vous présente ses hommages, et dit que le désastre de fortune de M. de Moncy est une punition du ciel, pour s'être livré aux pompes et aux vanités du monde

Lettre de M. d'Érigny à M. de Moncy.

Blari, le 15 février 17**.

« J'apprends avec une véritable peine, monsieur, le malheur que vous éprouvez par la disparution de votre

caissier ; j'en suis d'autant plus fâché qu'il n'est plus possible de songer à marier nos enfans, pour mille raisons que vous sentirez. En conséquence, je vous rends votre parole, je retire la mienne, et n'en suis pas avec moins de considération, monsieur,

Votre très-humble serviteur,

D'ÉRIGNY. »

Lettre de M. de Moncy à sa femme.

Bordeaux, 16 février 17**.

« Tu verras, ma chère amie, par la lettre que je joins à celle-ci, que mon malheur est à son comble, puisqu'il entraîne celui de mon fils. J'avais écrit au duc de R**, il ne m'a pas même répondu. Il n'est question dans tout Bordeaux que de mon infortune ; je ne sais par qui ce malheureux se-

cret a été divulgué. Les craintes exagèrent le mal ; on croit que je ne pourrai pas couvrir ce qui manque ; on ose nommer faillite ce qui n'est qu'un embarras momentané. Je ne résisterai point au déshonneur, au chagrin de mon fils. Ma tête s'égare, mes idées se confondent ; il n'est personne qui puisse prendre part à mon horrible situation. On m'accuse au lieu de me plaindre ; je n'y survivrai pas... Adieu, Elonore ; adieu, Alfred ; je voudrais toutefois vous revoir, mais non ; ce serait une peine de plus. Adieu, adieu pour toujours ».

Ah ciel ! s'écria madame de Moncy, j'ai trop tardé à partir ; je ne puis rester un instant de plus. O mon fils ! ton père... nous ne le retrouverons peut-être pas... Partons, repris-je, rien ne

me retiens plus ; j'ai satisfait à ce que je devais à l'honneur. — O mes amis! interrompit madame d'Erigny: voyez quelle lettre ma tante m'écrit. Peut-il y avoir plus de maux réunis ? dit Auguste, qui partageait ceux qui nous accablaient; mais ne vous laissez pas abattre, et pensez que le plus grand danger est ici. — Qu'ai-je encore à redouter ? dit ma mère. Le Comte lui raconta alors mon combat avec le Duc, tout ce qu'il y avait à craindre de sa blessure. Ma mère oublia un instant les douleurs de mon père pour ne songer qu'à moi seul.

Méline, que tant de coups frappaient à la fois, ne put y résister; elle s'évanouit, et nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle dit à sa mère : Jamais je ne romprai les

nœuds que vous avez formés. Alfred! je suis à toi pour la vie. Mon père peut m'empêcher jusqu'à ma majorité de porter ton nom; mais le premier usage que je ferai de ma liberté, sera de te donner ma main. — J'espère, mon enfant, que nous obtiendrons le consentement de ton père. Paraissez, dit Auguste, céder à cet orage, et, dans un an ou deux, les choses se rétabliront. L'essentiel est qu'il se mette en sûreté, et je crois que ce qu'il aurait de mieux à faire serait de partir pour l'Inde. Il y trouverait Edouard, qui le présenterait comme devant être son beau-frère, au marquis d'Erlac. Celui-ci, j'en suis sûr d'après la connaissance que j'ai de son caractère, se chargera de sa fortune, et Alfred reviendra riche, plus peut-être qu'il ne devait l'être: alors, plus d'obstacles. Vous avez raison, Auguste, disaient

mesdames d'Érigny et de Moncy mais Méline ne supportait pas l'idée d'une aussi cruelle séparation, et je la trouvais aussi fâcheuse qu'elle. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de sentir que c'était la seule chose raisonnable à faire ; mais ce départ ne pouvait s'effectuer en moins de trois ou quatre jours, et ma mère voulait quitter Paris dans deux heures au plus tard, tant la lettre de mon père lui causait de terreur : madame d'Érigny voulait aussi paraître se soumettre aux ordres de sa tante. On décida que ces dames partiraient, que je resterais à l'hôtel jusqu'à ce que j'aie obtenu la permission de M. de Biron de passer dans l'Inde. — Auguste s'en chargea. On envoya chercher des chevaux de poste, et ma mère pria Auguste de vendre les siens.

Méline voyait faire les préparatifs

de ce voyage sans y prendre la moindre part. Elle était restée assise dans le salon, j'étais près d'elle, je tenais sa main, nous ne parlions pas; mais quel discours eût valu ce silence? nous n'avions qu'une même existence; nos âmes se confondaient; jamais, non jamais, on n'a été plus l'un à l'autre! Les gens de madame de Moncy passaient, repassaient sans cesse : les uns faisaient les malles, les fermaient; d'autres les portaient sur la voiture; nous ne les voyons pas. Enfin, tout est prêt. Madame d'Érigny vint avertir sa fille qu'il fallait partir. Méline se lève, je la vois toujours, ce moment est gravé pour jamais dans mon cœur, la mort seule pourra l'en effacer. Elle se lève, tombe aux genoux de sa mère, et sans quitter ma main qu'elle tenait : Ma mère, lui dit-elle, bénis

l'union de tes enfans, et promets à Dieu de ne jamais consentir que leurs nœuds soient brisés. Et comme elle vit que sa mère hésitait, elle ajouta : C'est à cette seule condition que je consens qu'il parte pour l'Inde. Madame d'Érigny, vaincue par les larmes de Méline, nous bénit et fit le serment que sa fille lui demandait. Alors elle se leva, me donna un baiser : c'était le premier que je recevais de ma bien-aimée. Comme il pénétra mon âme d'un feu brûlant ! Combien il me donna de courage ! J'embrassai aussi ma mère et celle de Méline ; je remis mon sort dans leurs mains ; je dis à madame de Moncy tout ce que mon attachement et mon respect pour mon père pouvaient m'inspirer, et je la priai surtout de lui dire que c'était pour lui que j'allais dans l'Inde, afin

de lui rendre, quand j'aurais de la fortune, tout ce qu'il avait fait pour moi. Ma mère ne pouvait s'arracher de mes bras. Auguste, qui savait le prix des momens, dans la position où nous étions tous, nous sépara. Il me laissa aux soins de Célanie, qui était montée pour faire ses adieux à mesdames de Moncy et d'Érigny. Il les conduisit à leurs voitures, que je ne pus entendre partir sans avoir le cœur déchiré.

Ces terribles émotions, jointes à la blessure de mon bras dont je ne m'étais pas encore occupé, me firent tomber sans connaissance : on envoya chercher un chirurgien; il pansa la plaie, qui n'avait pas de profondeur, mais qui avait été envenimée par l'extrême agitation de mon sang. Célanie exigea que je me misse dans mon lit

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

pour m'y reposer quelques heures, pendant lesquelles Auguste alla trouver le maréchal de Biron, pour la permission dont j'avais besoin ; et, avant de rentrer, il devait passer à l'hôtel de R** pour avoir des nouvelles du Duc. Je m'abandonnai aux soins de mon ami, et, dans l'abattement où le chagrin me réduisait, je m'assoupis.

CHAPITRE XXXVI.

Au moment où je me réveillai, quel triste tableau se présenta à mes regards! Coupable peut-être d'un meurtre, il me fallait fuir mon pays, et aller dans des climats éloignés chercher un asile, tandis que je laissais ma malheureuse mère en proie aux plus terribles angoisses. Retrouvera-t-elle mon père? n'aura-t-il pas dans son désespoir tranché ses jours? que deviendra-t-elle? qui partagera sa douleur? qui la mettra à l'abri des embarras cruels où elle va être exposée? et il faut que je parte sans avoir eu aucune certitude de son sort, de celui de mon père; et, cependant, ce ne sont pas

encore mes plus cruels chagrins. Méline, dont il a fallu me séparer, que des parens barbares veulent m'arracher ; ah! pourra-t-elle résister au despotisme de son père, à l'orgueil de sa tante, qui l'abreuvera tous les jours de nouveaux dégoûts. Encore, si elle pouvait voir quelquefois ce bon abbé Dervaux, elle lui parlerait de moi ; mais je ne sais pas même s'il est à Bordeaux ; mon père n'en parle pas dans sa lettre, et voilà plus d'un mois que je n'en ai reçues de lui. Tout nous abandonne. Le Comte ne revient pas ; il n'aura pu avoir le congé que je demandais, ou le Duc est peut-être mort. Comme cette cruelle inquiétude venait ajouter à tous mes chagrins, j'entendis ouvrir ma porte : c'était Auguste. — Mon cher, il n'y a pas un instant à perdre, le Duc est au

plus mal; il ne passera peut-être pas la journée : sa famille cherche à savoir qui s'est battu avec lui, il s'obstine à le taire; mais les gens parleront, et tu seras perdu. Voilà ton congé pour passer dans les grandes Indes. J'ai dit que des affaires de famille te forçaient à ce voyage; j'ai été assez heureux pour le faire expédier de suite. Voici un porte-feuille qui contient pour 50,000 francs de lettres-de-change sur Pondichéri, que je supplie mon ami d'accepter pour les faire valoir, et dont je ne veux le remboursement que lorsque cette somme aura été décuplée, ce que j'espère; dans ce pays cela ne sera pas long. Je ne voulais pas accepter des offres si considérables. Il m'assura que c'était un service que je lui rendais; que, d'ailleurs, il agissait avec moi comme un frère;

car, bien certainement nous le serions, puisqu'il voulait épouser Aurore. Les deux mariages se feront à ton retour; mais pars, cher ami, il ne faut que quelques heures pour que tu n'en puisses plus avoir la possibilité. Le Roi envoie d'heure en heure savoir des nouvelles de son favori; il a fait dire au lieutenant de police qu'il voulait savoir celui qui avait enfreint la loi contre le duel, afin de le faire punir avec la dernière rigueur; penses à ce que deviendraient ta mère et Méline.

Célanie monta dès qu'elle sut qu'Auguste était revenu. Elle se joignit à lui pour hâter mon départ; mais ce qui mit le comble à ma reconnaissance, c'est qu'Auguste me promit de faire avec moi le voyage du Hâvre. Célanie en ressentit un grand adoucissement à sa peine; ne pouvant me

suivre, au moins elle aurait de mes nouvelles jusqu'au moment où je m'embarquerais. Je partis, non sans promettre à Célanie de descendre chez elle à mon retour. Le Comte me donna pendant toute la route, des témoignages d'une amitié si vive et si sincère, que de me séparer de lui me devint presqu'aussi impossible que de mes autres amis. J'étais hors d'état de m'occuper de rien, ce fut Auguste qui traita avec un capitaine faisant voile pour Pondichéri. Il fit mettre à bord tout ce qui pouvait rendre supportable une aussi longue traversée; des livres, des crayons, de la musique, des instrumens; il porta l'attention jusqu'à faire embarquer un musicien qui jouait supérieurement de la flûte et du violon, deux instrumens que j'aime beaucoup, et que, par ce moyen, je puis

cultiver. Il m'a assuré qu'il ne manquerait pas une occasion de me faire savoir des nouvelles de tout ce qui m'est cher ; m'a promis qu'aussitôt qu'il lui serait possible, il irait à Bordeaux pour consoler Méline et ma mère. Il se chargea des lettres que je leur écrivis en arrivant au Hâvre ; me donna celles pour Édouard et pour le marquis d'Erlac ; vint à bord avec moi, et ne quitta le vaisseau qu'au moment où on leva l'ancre. Je le vis encore sur le rivage tant qu'il put m'apercevoir ; et j'emportai dans ce voyage, la douce idée que j'avais dans Auguste le plus fidèle et le meilleur des amis.

CHAPITRE XXXVII.

Aucun détail de mon voyage ne pouvant intéresser ceux qui liront ces Mémoires, je me borne à dire que, pendant cette longue et ennuyeuse navigation, je n'eus d'autres pensées que celles qui avaient brisé mon âme au moment de mon départ. Néanmoins, le temps qui, malgré nous, nous console, me fit envisager d'une manière moins douloureuse ma situation; et me rappelant tout ce que l'amitié d'Auguste avait fait pour l'adoucir, je me livrai à l'espoir que faisant fortune dans l'Inde, je reviendrais en France avant deux ou trois ans; que je rendrais à mon père et à

ma mère une existence agréable, et avec d'autant plus de facilité, que je ne pouvais croire, malgré la scélératesse de d'Allin, que les biens-fonds que nous possédions à l'instant de cette affreuse catastrophe ne fussent plus que suffisans pour couvrir le déficit de la caisse, et payer les emprunts faits sur la signature de mon père. Tout se répare, disais-je, hors l'honneur; le nôtre sera à couvert : je retrouverai Méline tendre et fidèle, et je vaudrai mieux que je ne valais: le malheur double les années, développe les facultés de l'âme. J'ai fait de grandes fautes, et j'en ai été puni par la méchanceté de celle qui m'a prouvé que la vertu seule fait des liaisons durables. Aussi, mon amour pour Méline, pur comme le jour, durera autant que ma vie; le sien ne s'éteindra pas : et dans quel-

que positions que nous puissions nous trouver, nous jetterons un coup d'œil satisfait sur notre conduite, et l'affreux remords n'approchera jamais de nous. Voulant me rappeler dans tous les temps les événemens de ma vie, et tromper aussi l'ennui que l'on éprouve nécessairement dans une longue traversée, je commençai ces Mémoires, où je voulais rendre compte des moindres détails de mon existence, depuis l'âge de raison, jusqu'à celui où je m'embarquai sur le Triton, qui enfin entra dans le port de Pondichéri au moment où la guerre avec l'Angleterre se déclarait dans ces parages. La première personne que je rencontrai sur la plage, fut Édouard. Il ne pouvait en croire ses yeux : Mon ami, qui t'amène; ma mère, mes sœurs. — Se portaient bien quand je les ai quittées.

Je suis chargé d'une lettre d'Auguste pour le Gouverneur, et une pour toi, qui t'apprendra le sujet qui m'amène. Il me conduisit aussitôt au palais du Gouverneur, et ayant ouvert la cassette qui contenait mes papiers, je lui remis ceux dont son cousin m'avait chargé : je voulais juger de l'effet que la surprise lui causerait. Il n'eut pas lu les premières lignes qu'il me serra contre son cœur et me dit : Toujours ton frère, à la vie et à la mort ; et me prenant par la main, il m'introduisit sur-le-champ dans l'appartement du Gouverneur, et me présenta à lui comme devant épouser sa sœur. M. le marquis d'Erlac, me reçut avec une grande affabilité, et me dit qu'il ne séparerait point deux amis, puisque je n'aurais d'autre logement que celui d'Édouard. Il me donna le rang de

major dans les troupes françaises qui étaient sous ses ordres. Depuis ce moment jusqu'à celui-ci, disais-je en continuant ces Mémoires, si je n'étais pas séparé de Méline et de ma mère, et si au moins j'avais eu de leurs nouvelles, je me trouverais heureux, car tout me prospéra. Les fonds du Comte, comme il l'avait prévu, ont été bientôt décuplés. Je me vois une fortune indépendante, et dès qu'il y aura une occasion favorable, je partirai pour la France, je me réunirai à tout ce que j'aime..... La paix est signée : après quatre ans d'absence, je vais la revoir; ma mère, la sienne; je vais consoler mon cher, mon respectable père. Ah! partons.....

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

MÉLINE,

OU

LES HORREURS DE LA JALOUSIE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXXVIII.

Ces Mémoires, sauvés comme par miracle depuis de longues et douloureuses années, étaient restés enfermés dans mon porte-feuille, lorsqu'enfin, voulant y joindre le récit de mes derniers et terribles malheurs, je repris la plume.

Quarante ans se sont écoulés depuis que le Ciel m'a frappé de la foudre; depuis que j'ai été forcé de survivre à une infortune si grande, qu'il fallut un long espace pour oser jeter un coup d'œil sur ce moment affreux; encore ne sais-je si j'aurai la force de le tracer? Je m'arrêterai presqu'à chaque pas; et ainsi que l'homme condamné à expier sur l'échafaud un grand crime, cherche à retarder par différens prétextes le moment où il va paraître sur la place publique; de même je trouverai dans mon récit le moyen de m'écarter de la catastrophe, en peignant, comme dans la première partie de ces Mémoires, les mœurs de mon siècle; et éloigné de mon sujet, je n'y reviendrai qu'avec un déchirement de cœur qui ne peut être exprimé. Puissai-je

faire partager à mes lecteurs la tendre pitié qu'inspira à ses contemporains la victime dont les gemissemens retentissent encore à mon oreille effrayée. Que ses malheurs inouïs servent de leçon à un sexe qui n'a de bonheur à attendre que dans l'exercice des vertus, quelque pénible qu'il soit.

Le silence absolu de ma mère, ou plutôt le malheur que j'avais de ne recevoir aucune de ses lettres, me laissèrent dans une parfaite ignorance des événemens qui se passèrent après le départ de madame de Moncy pour Bordeaux. J'aurais donné tout au monde pour avoir des nouvelles de ma mère avant de m'embarquer. Je l'avais prié de m'écrire au Hâvre ; je pensais que le vaisseau qui devait m'éloigner d'elle ne mettrait peut-être pas si promp-

tement à la voile, que je ne pusse recevoir sa lettre ; mais, vain espoir ! Auguste, qui voyait toujours le Duc mort, et moi arrêté et conduit à l'échafaud, prit, comme je l'ai dit, tant de soin pour me faire partir, que je ne passai pas vingt-quatre heures dans le port. Je ne sus donc qu'à mon retour de l'Inde tous les malheurs qui s'étaient succédés dans ma famille et dans celle de Méline. Mais, pour mettre plus d'ordre dans mon récit, je vais placer ici tout ce qui précéda mon retour.

Ma mère et madame d'Érigny, toutes deux occupées de leurs époux, souhaitaient et tremblaient de les revoir. Ma mère avait sans cesse présens les tristes adieux que M. de Moncy avait tracés dans ses dernières lignes ; et la mère de Méline, qui ne pouvait se flatter que son mari eût ignoré l'en-

lèvement de mademoiselle d'Érigny, ne pensait qu'avec effroi aux reproches que son mari lui ferait et à sa fille, comme si elles eussent été cause de tout ce qui était arrivé. Elle voyait avec un grand chagrin l'opposition qu'il mettait au mariage de sa chère Méline. Cependant, au milieu de ses peines, elle se faisait un plaisir de revoir son Aurore, et de lui apprendre qu'elle ne sera pas forcée de se faire religieuse, puisque Auguste la demandait en mariage. Mais Méline! ses pleurs ne cessèrent de couler toute la route, et sa mère ni son amie ne purent la consoler. La pensée qu'elle ne me reverrait plus la poursuivait sans cesse, et celle de se retrouver à Erlac la mettait au désespoir. Elle avait la tête appuyée sur l'épaule de sa mère, et ses larmes inondaient son

sein. Toi, disait-elle à Agathe, tu me laisses pleurer ; tu n'insultes pas à ma douleur ; tu ne me commandes pas de la renfermer dans mon sein ; mais mon père! mais la Marquise! Ils me feront un crime de pleurer celui qu'ils m'avaient donné pour époux ; celui à qui ils m'avaient fait jurer aux pieds des autels de n'en point prendre d'autre ; et maintenant, ils ne le veulent plus. Ah! que n'ont-ils le cœur de ma mère? Alfred ne serait pas parti ; nous l'eussions dérobé à la poursuite des parens du Duc ; mais il faut bien qu'il aille chercher de l'or, puisqu'ils en veulent. Ah! nous n'en aurions pas eu besoin pour être heureux. O vous! que je regarderai toujours comme ma mère, me sera-t-il permis de vous voir? Cette consolation me sera-t-elle enlevée? Ma mère, trop fière pour

supporter les dédains de madame d'Erlac et de M. d'Érigny, ne promit rien à cet égard ; mais assura Méline qu'elle regarderait toujours comme sa fille celle qui avait dû être la compagne du pauvre Alfred : ma mère pleura aussi.

On fut, sans s'arrêter, depuis Paris jusqu'à Erlac, et presque sans prendre de nourriture : toutes ces dames étaient accablées de leur commun malheur ; et cependant, ce n'était encore que le commencement de leur infortune.

Madame d'Érigny et Méline voulaient aller jusqu'à Bordeaux pour accompagner ma mère ; mais elle n'y consentit point. N'indisposons point, dit-elle, ceux dont nous avons tant besoin. Je sens tout le prix de votre amitié ; mais la mienne doit faire le sacrifice d'un moment de consolation à nos in-

térêts communs. Il fut donc décidé que madame de Moncy descendrait Méline et sa mère, au bout de l'avenue de château d'Erlac ; ce fut là qu'elles se séparèrent avec la plus vive douleur, et ma mère continua sa route jusqu'à Bordeaux. La beauté des campagnes qui environnent cette ville, ne put distraire madame de Moncy de ses douloureuses pensées. Enfin, elle arrive près de la ville, et dans peu elle va se retrouver dans la maison où mon père a reçu le jour, et où, depuis vingt-cinq ans, elle a été parfaitement heureuse ; car elle était aimée et honorée de son époux, et méritait de l'être : elle mettait en moi ses plus chères espérances, et tout devait lui faire croire qu'elles ne seraient pas trompées ; sûre que ma tendresse pour elle me garantirait des écarts qui

perdent les jeunes gens. Elle me voyait une grande fortune et des protecteurs qui devaient me mener au-delà de ce que ma naissance eût dû me promettre. Un seul instant a détruit toute sa félicité; elle revient dans cette même maison, ayant tout perdu, excepté mon amour et l'estime d'elle-même; et ces biens réels ne peuvent la mettre à l'abri du coup qu'elle redoute, et qu'elle ne se sent pas la force de supporter. Si son époux, abandonné à lui-même, avait cédé à son désespoir!.... Cette pensée ne se présente à elle qu'au travers d'un nuage: elle n'en pourrait supporter la réalité. Elle se reprocha d'avoir pu quitter mon père. C'était la première fois depuis son mariage; elle ne s'était jamais éloignée de Bordeaux que pour aller à Erlac, et encore fort rarement.

Si l'excès du malheur de M. de Moncy l'avait porté à attenter à ses jours; si elle pouvait se dire, si je ne l'avais pas quitté, il vivrait. Ah ! c'est alors que rien ne la consolerait, et qu'elle emporterait au tombeau des regrets éternels.

C'était dans cette douloureuse disposition qu'elle arrivait chez elle. Elle est déjà dans sa rue; elle aperçoit sa maison, et au moment où son carrosse s'arrête, elle entend le bruit d'un coup de pistolet qui lui paraît venir d'une fenêtre ouverte de l'appartement de mon père. Frappée d'une terreur subite, sans rien entendre, sans rien prévoir, elle s'élance de sa voiture : la porte de l'hôtel n'est pas fermée; elle entre, elle passe la cour, elle est au haut des degrés sans savoir si elle les a montés; elle traverse l'appartement

de mon père et vient à la porte de son cabinet, qu'elle trouve fermée; elle l'appelle; un sourd gémissement répond à sa voix. Alors, ma mère perce l'air de ses cris : ses gens accourent; on enfonce la porte : quel spectacle se présente! mon père, la tête renversée sur un fauteuil dont il était tombé, est baigné dans son sang. Cependant, il respire encore, mais sa mâchoire brisée le rendait méconnaissable à ses plus intimes amis; et on douterait que c'est lui, si ce n'était pas dans sa maison qu'on le trouve dans l'état affreux où il est, et qui n'empêche pas que ma mère se précipite sur son sein : elle le soulève dans ses bras; elle couvre son front décoloré des plus tendres baisers. Dans cet horrible instant, elle donnerait sa vie pour conserver l'étincelle qui l'anime encore. Cependant, cet

infortuné fait effort pour lui témoigner le bonheur qu'il ressent à la voir ; mais il ne peut articuler que quelques mots presque inintelligibles : on s'empresse de chercher d'inutiles secours ; les chirurgiens arrivent et déclarent que le coup est mortel. Ils ne conçoivent pas même que mon père existe encore : on eût dit que son âme n'avait été arrêtée dans ses liens que par le désir de revoir encore l'objet d'un éternel amour. On essaye cependant à arrêter l'hémorragie du sang et les portions brisées de sa mâchoire, contenues par quelques bandages qui lui redonnent la faculté de se faire péniblement entendre. Il demande pardon à ma mère de lui causer une aussi grande douleur : qu'il sentait à présent combien il était coupable d'avoir pu douter de sa tendresse ; que ne la voyant pas

arriver, et n'ayant pas de nouvelle du Duc, il s'était cru abandonné; et que, ne pouvant supporter cette idée, sa raison s'était aliénée et l'avait porté à cette action, qu'il regardait en ce moment comme un crime. Et pourrai-je espérer, disait-il, que le Dieu de toute bonté daignera me pardonner? Ma mère ne lui répondait que par ses pleurs, et cherchait à se persuader qu'il serait encore possible de le sauver.

Je voudrais, dit mon père, que l'on sut si l'abbé Dervaux est de retour de Bayonne, où il avait été pour les affaires du chapitre. Ma mère donna ordre d'aller chez lui; il ne faisait que d'arriver et n'avait encore rien appris de nos désastres. Il se hâta de venir porter quelque consolation aux auteurs de mes jours: son sincère attachement pour ces infortunés lui

rendit très-sensible l'affreuse situation où il les trouva. Il s'occupa, dès le premier moment, de ramener dans le cœur de mon père la confiance en celui qui ne punit que les fautes volontaires. Il n'y avait aucun doute que M. de Moncy n'avait point eu le projet formel d'attenter à ses jours; et qu'il n'y avait été porté que par un accès de démence. Le regret qu'il en avait, le désir de vivre, même défiguré, si cela était possible, le prouvaient assez. Aussi l'abbé, dont la piété exemplaire n'avait rien d'âpre, réussit-il à calmer la conscience de M. de Moncy, et il le fit participer aux bienfaits que notre auguste religion accorde aux mourans comme un gage d'une meilleure vie. Ce devoir rempli, mon père fit venir trois des principaux habitans de Bordeaux, à qui il remit l'état exact de ses biens et des dettes que l'infâme

d'Allin lui avait fait contracter; d'où il résultait que si on voulait ne pas dévorer en frais une partie de ses biens, il y avait plus qu'il ne fallait pour payer, en y ajoutant le prix de sa charge, que mon père savait avoir été donnée à un de ses compatriotes, à qui il avait peine à pardonner de l'avoir demandée. Mais l'abbé Dervaux avait obtenu ce sacrifice. MM. de Bonac, de Treil et Lampar acceptèrent d'être syndics de la direction, ce qui donna à mon père beaucoup de tranquillité. Il employa ses derniers momens à témoigner à ma mère sa reconnaissance d'être revenue encore à temps pour qu'il pût ainsi régler ses intérêts éternels et passagers. Il lui parla de moi dans les termes les plus tendres; de Méline, qu'il espérait encore que j'obtiendrais pour ma compagne. Engagea ma mère à quitter Bordeaux

et à se retirer à Paris, où elle vivrait ignorée plus que dans toute autre ville, et où elle entretiendrait l'intérêt qu'Auguste me portait, jusqu'au temps où je reviendrais de l'Inde. Il approuva le parti que j'avais pris, et désira, malgré tous les sujets de plaintes qu'il avait contre le Duc, qu'il ne mourût pas. Enfin, après avoir souffert pendant trente-six heures des douleurs inouïes de sa blessure, il mourut dans les bras de ma mère et de l'abbé Dervaux, qui ne le quitta pas d'un instant. Son convoi n'eut d'autre magnificence que le nombreux concours qui l'accompagna, et qui attestait les vertus qu'il avait constamment pratiquées pendant sa vie dont, sans la perfidie d'Allin, la durée eût été prolongée encore bien des années, qui eussent fait mon bonheur et celui de ma mère.

CHAPITRE XXXIX.

Dès que madame de Moncy eut appris à madame d'Érigny le dernier malheur qui l'avait frappée, celle-ci quitta madame d'Erlac pour venir partager les douleurs de son amie. Méline eût bien voulu la suivre; mais sa mère lui fit sentir qu'elle avait plus de raison que jamais de ménager l'amitié de sa tante : moins il reste de fortune à Alfred, disait cette bonne mère, plus tu dois faire l'impossible pour t'en assurer une indépendante. Elle se décida donc, quoiqu'avec beaucoup de chagrin, à rester avec la Marquise. Celle-ci l'avait mieux reçue qu'elle ne s'en était flattée; la certitude

que madame d'Erlac eut qu'Alfred était parti pour les grandes Indes, fit qu'il lui parut inutile de défendre à Méline de s'occuper d'un homme qui n'existait plus pour elle ; du moins à ce que s'imaginait la Marquise. D'ailleurs, elle la trouva triste, mais résignée ; et elle se flatta que le temps détruirait un attachement qu'elle était loin de croire aussi profond.

L'abbé Lebrun, qui s'était apprêté à faire de si beaux sermons, n'en trouva pas l'occasion, Méline étant revenue de Paris détachée de tous les vains plaisirs. En est-il pour celle qui est séparée de l'ami de son cœur ? Elle était si pieuse, qu'elle passait des heures entières dans la chapelle, afin d'y prier pour celui qu'elle aime ; prier, c'est penser : ces heures-là étaient les seules heureuses de la jour-

née. Méline n'avait jamais été coquette ; mais elle aurait dû prendre le goût de la parure dans la ville, où c'est l'affaire importante de toutes les femmes, de quelque classe qu'elles soient ; et jamais Méline n'avait été mise aussi simplement. Pour qui se serait-elle parée ! Alfred était loin d'elle ! L'abbé Lebrun, qui ne connaissait point l'amour, et la Marquise qui l'avait oublié, croyaient que la grâce avait touchée le cœur de Méline, et s'attendait d'un moment à l'autre qu'elle viendrait demander à sa chère tante de payer sa dot dans quelque couvent bien austère. Cependant, ce n'était pas le projet de madame d'Erlac, et en attendant qu'elle pût exécuter les siens, elle était fort aise que sa nièce fût dévote; elle croyait que cela la rendrait encore plus soumise à ses

volontés. Ainsi, elle la laissait parfaitement tranquille ; et dans la triste situation où était réduite mon amie, c'était tout ce qu'elle pouvait désirer de mieux.

J'ai dit que madame d'Érigny était venue à Bordeaux, où elle trouva ma mère dans une situatiou déplorable. La mort tragique de mon père l'avait frappée du plus terrible coup. Elle s'en accusait ; elle en accusait le Duc ; mais surtout d'Allin. Nous trouvions que mon fils avait tort quand il disait que cet homme lui déplaisait, qu'il le croyait faux et peut-être fripon ; on l'accusait de prévention, et moi la première : vous voyez ce qui est arrivé de la confiance de mon mari.

D'autres tourmens se joignaient à cette profonde affliction. Malgré les

soins des exécuteurs testamentaires de mon père, il avait été impossible de réunir les créanciers ; et chacun voulant être payé au détriment des autres, ils multiplièrent tellement les frais, que ma malheureuse mère fut contrainte de vendre ses diamans, ses bijoux et jusqu'à ses meubles, pour que tout fût payé, et qu'elle conservât pure la mémoire de mon père. Tout se répare, disait-elle à son amie, hors l'honneur. Cependant, elle était bien décidée à ne pas rester dans une ville où elle n'avait paru jusque là qu'environnée de l'éclat qui suit une grande fortune, et de se conformer aux ordres que mon père lui avait donnés d'aller à Paris se perdre dans la foule, pour y vivre parfaitement ignorée.

Madame d'Erigny lui conseilla de changer de nom, et de se loger chez

madame Sapinel, qui aurait pour elle des soins constans. Une rente viagère restait à madame de Moncy pour unique fortune, et lui suffisait pour payer sa pension et son logement à l'hôtel du Nord : elle pouvait encore pourvoir à un modeste entretien, et ainsi attendre sans nouveau trouble l'instant de mon retour ; mais elle ne voulut point, malgré ce que mon père lui avait dit, conserver aucune relation avec ceux qu'elle connut dans son opulence : elle fit même promettre à madame d'Erigny, de ne dire à qui que ce fût où elle était. Quand mon fils reviendra des Indes, il n'y a aucun doute qu'il descendra chez madame Sapinel; ainsi, il saura aussitôt mon sort, quand même les lettres où je l'en instruirai ne lui parviendraient pas. L'abbé Dervaux a obtenu le cano-

nicat du chapitre Sainte-Opportune, à Paris, que j'avais sollicité pour lui. Nous partirons en même temps pour la capitale; et comme il sera dans ma confidence, si le Ciel mettait un terme à mes douleurs, il vous en instruira, et vous seriez alors la seule mère du pauvre Alfred. — Rejetez cette pensée, mon amie; vous avez reçu de la nature une excellente constitution; ce n'est pas comme la mienne, qui se détruit peu à peu. Les grands malheurs, s'ils ne tuent point à l'instant, ne dessèchent pas les sources de la vie, comme une suite continuelle de chagrins, tels que je les éprouve depuis mon mariage. Joignez à cela, que j'ai un grand nombre d'enfans que j'ai tous nourris; et vous verrez, ma chère, qu'il est bien plus à présumer que c'est vous qui servirez de mère, non-

seulement à Méline, mais à Aurore et à ses sœurs; car je ne veux point le dire à M. d'Erigny, ni à mes enfans, mais je me sens mourir; et ces derniers événemens ont encore avancé le terme de mon existence. Que dites-vous, reprit ma mère? Et vous ne prenez aucun moyen de vous rétablir ? — Ils seraient inutiles. D'ailleurs, M. d'Erigny déteste que l'on soit malade, et plus encore que l'on ait recours aux médecins. C'est toujours en secret que je faisais prendre à mes enfans ce qui était nécessaire à leur santé ; c'est, selon lui, de l'argent perdu, une invention de charlatans ; et sous ce nom, il comprend tout ce qui exerce la médecine. Il n'a jamais été malade, et il veut que tout le monde soit comme lui. Aussi, comme ce serait un sujet de

plus de querelle, j'aime beaucoup mieux me laisser tranquillement mourir que d'essayer à vivre en ajoutant à mes tourmens. Ce n'est que pour mes filles que j'en suis affligée; mais si vous leur restez, je mourrai tranquille.

Ma mère ne put pas obtenir que madame d'Erigny lui promit de soigner sa santé, qu'il eût peut-être encore été temps de rétablir. Agathe lui recommanda d'aller quelquefois à Saint-Cyr, où nous avions été plusieurs fois pendant son séjour à Paris, et de lui donner des nouvelles de ses enfans, dont la séparation lui était aussi sensible, que la mienne l'était à Éléonore.

Madame d'Erigny passa à Bordeaux tout le temps que madame de Moncy y resta, malgré qu'elle sut bien à quel

point on lui en saurait mauvais gré ; mais peu lui importait : elle savait aussi qu'on n'aurait pas long-temps à lui faire des reproches ; elle voulait au moins, avant de mourir, faire usage de la liberté qu'une femme de son âge pouvait avoir, de donner à une amie, aussi infortunée que l'était ma mère, des témoignages d'intérêt et de sensibilité qui pouvaient seuls lui faire supporter la vie.

Ma mère n'abusa pas des soins de madame d'Erigny ; elle quitta Bordeaux un mois juste après la mort de mon malheureux père, et se rendit, avec l'abbé Dervaux, à Paris, où elle alla loger, comme elle l'avait dit, chez Célanie, qui la reçut avec la tendresse d'une fille. Elle lui donna, quoiqu'elle pût dire, l'appartement le plus commode de l'hôtel, où elle prit

le nom d'Eléonore de Ternac. Elle demanda à madame Sapinel de manger dans sa chambre, ne voulant absolument voir personne, et ne conserver d'autre relation qu'avec l'abbé Dervaux, qui venait la voir une fois par semaine, et madame d'Erigny, à qui elle comptait écrire tous les quinze jours. Hélas ! cette correspondance ne fut pas de longue durée. Madame d'Erigny n'avait que trop pressenti sa fin prochaine, qui, cependant, fut hâtée par de nouveaux chagrins, dont elle fit part à madame de Ternac.

Lettre de madame d'Érigny à madame de Ternac.

Blari, le 16 avril 17**.

« Je profite d'un moment de liberté, ma chère amie, pour vous apprendre les nouveaux chagrins qui

m'accablent et qui termineront ma vie ; car il n'est plus pour moi un moment de repos. Des êtres, profondément méchans, ont juré ma perte et celle de ma fille, et ils y réussiront.

» Vous savez qu'au moment où vous êtes partie pour Paris, je suis retournée à Erlac, voulant encore voir ma fille avant d'aller m'enfermer à Blari, dont je crois bien que je ne sortirai plus. Je passai huit jours chez ma tante, et ensuite je pris le chemin de Blari. J'avais quitté ma fille assez calme, espérant qu'Alfred reviendrait en France, et lui ramènerait le bonheur : ma tante était contente d'elle, et était assez aimable avec cette chère enfant. Je voyais qu'au moins, si cette pauvre petite n'était pas heureuse, rien n'ajouterait à ses peines, et je regagnai ma retraite assez tranquille

de ce côté; mais très-inquiète d'un autre, parce que je n'avais reçu aucune réponse de M. d'Érigny aux différentes lettres que je lui avais écrites. Enfin, je ne savais s'il était malade ou fâché, peut-être l'un et l'autre; si je devais désirer ou non d'arriver; et cependant la voiture avançait toujours. Enfin, je me trouvai à la porte de la maison; les chiens aboient; Méline qui m'attendait accourt; je lui demande des nouvelles de son père; il se porte bien; il brûle du désir de vous revoir, mais pas autant que moi; je suis triste à mourir. Voilà plus de quinze jours que papa ne me parle pas; il reste enfermé, hors le temps des repas, dans la tourelle. — Il est donc malade? — Il ne paraît pas. Il était temps que vous arrivassiez, car je n'y tenais plus.

» Je ne savais qu'augurer de ce récit; je m'étonnais que M. d'Érigny ne vînt pas au-devant de moi. Je monte dans son appartement, et j'arrive assez émue à la porte de son cabinet; la clef y était, j'ouvre. Il se lève; enfin, vous voilà, madame. — Hélas! mon ami, je t'ai marqué les raisons qui m'ont retardée, et qui sont assez malheureuses. Je t'avais cependant écrit que si cela te contrariait, je reviendrais plus promptement. N'ayant point de réponse, je suis restée jusqu'au jour du départ de la pauvre madame de Moncy.... — Que Dieu confonde tout ce qui porte ce nom. Vous connaissez M. d'Érigny, et les expressions dont il se sert habituellement ne vous offenseront point; car il serait incapable de les modérer, même en parlant au Roi, s'il croyait en avoir reçu le

moindre dommage. — Eh ! mon Dieu, que vous ont-ils fait ? ne sont-ils pas assez malheureux ? — Je le suis plus qu'eux ; et ce sont eux qui en sont cause. — En quoi peuvent-ils l'être ? Le fils est parti pour les grandes Indes : vous savez le sort du père ; et la bonne et touchante Éléonore s'est retirée loin de Bordeaux, pour pleurer ses infortunes. — La touchante Éléonore ! elle a bien fait de quitter Bordeaux ; il faut, grâce à elle, que nous le quittions. — Quel rapport peut-il y avoir entre les malheurs de mon amie et notre existence. — Quel rapport ! vous me faites mourir avec votre sang-froid. Quoi ! lorsque le Ciel déchaîne contre nous du fond des enfers une légion de démons pour nous frapper dans ce que nous avons de plus cher ; quand nous avons perdu l'honneur, la ré-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

putation, et que c'est votre Éléonore qui en est cause, vous me demandez quel rapport entre les malheurs de cette infernale famille et la nôtre. — Je ne vous entends pas. — Eh bien! il faut parler clairement. Écoutez-moi, et mourez de honte. J'étais restée debout jusqu'à ce moment ; mes jambes fléchissaient sous moi. — Je me jetai dans un fauteuil qui était près du bureau, devant lequel était assis M. d'Érigny ; et couvrant mes yeux de mes deux mains, je lui demandai ce que pouvait signifier un semblable langage. — Laissez-moi parler, femme inconsidérée et légère, et craignez de m'interrompre.

» Il faut connaître M. d'Érigny, avoir entendu les éclats de sa voix lorsqu'il est animé par la colère, avoir vu l'expression de fureur qui était alors

dans ses yeux, pour se faire une idée de ce que je souffrais. Il n'avait pas besoin de m'imposer silence ; je n'avais plus envie de le rompre quand il reprit la parole. — Vous ne savez donc pas le bruit général de Bordeaux ? — Je ne répondis pas. — Vous vous taisez, à présent que je vous interroge ; mais au nom de ma vie, que vous répondiez ou non, vous saurez que l'on dit ouvertement, ce que je ne crois pas néanmoins, qu'aussitôt que vous avez su la banqueroute de M. de Moncy ; que vous avez consenti aux infâmes projets du duc de R** ; que vous vous êtes laissé enlever par lui et Méline ; qu'il vous avait renvoyées toutes deux quatre jours après ; que ce lâche ravisseur avait promis une dot considérable, mais qu'Alfred n'en avait pas voulu ; qu'il s'était battu avec le Duc,

l'avait tué, et était parti pour les grandes Indes. Ne vous justifiez pas, parce que je ne crois pas un mot de cette horrible histoire : et la preuve, c'est que je ne vous brûle pas la cervelle; mais il n'en est pas moins vrai que cette calomnie se propage; qu'elle sera crue de plusieurs; que votre voyage avec ma fille la rend probable; que ce départ d'Alfred, la banqueroute et la mort tragique de son père, celle du Duc, l'accréditeront aussi : qu'ainsi, ma fille est déshonorée, et nous, par conséquent. Je ne vois d'autre moyen que de partir sur-le-champ, et d'aller nous établir dans une province, où nous ne serons pas connus. Je sais que ce déplacement achèvera notre ruine; mais il est indispensable. Je ne puis plus vivre ici; ou bien, si vous vous opposez à mes volontés, je terminerai

ma carrière comme M. de Moncy. Je voulus parler; il me mit la main sur la bouche, et me dit, avec les jurémens les plus effroyables, qu'il ne voulait pas que je proférasse un seul mot; qu'il n'y avait rien à faire que de tout préparer pour le départ; qu'il m'avait attendu pour signer le contrat de vente de notre maison; qu'il fallait bien que j'y consentisse, mon douaire y étant assis; que je pouvais m'y opposer, mais qu'il se tuerait. Je l'assurai que, n'ayant jamais eu depuis vingt ans d'autre volonté que la sienne, j'étais prête à faire tout ce qu'il voudrait.

» C'est une chose faite, Blari est vendu, il en a tiré 50,000 francs; mais qu'est-ce que cette somme? Nous avons ici quelques dettes. Le déplacement, les meubles qu'il faut racheter, ne nous

laisseront pas en Picardie, où il paraît vouloir aller, un bien de plus de 1000 à 1200 francs de rente. Comment vivre avec cela? Puis, s'éloigner de ma tante, quand nous aurions tant de besoin d'elle. Il emmène Méline, ce qui est une grande consolation pour moi; mais d'un autre côté, il lui fait quitter une existence où il ne lui manque rien, pour la réduire presqu'à la misère; mais il le veut, et il n'y a jamais rien à objecter lorsqu'il a décidé une chose, quelle qu'elle soit. Dans mon malheur, j'ai la consolation qu'il ne croit en aucune sorte les affreuses calomnies que l'on débite, et qui, très-heureusement, ne vous attaquent pas. Je ne sais qui a pu les répandre, ainsi que la nouvelle de la mort du Duc, qui n'est point vraie. Malgré cela, ces bruits me sont très-sensibles, et leurs au-

teurs sont bien coupables. Adieu, chère amie; je vous recommande ma fille, qui, j'espère, sera la vôtre. Ma tête est brûlante, je me sens anéantie. Cette cruelle scène m'a fait tant de mal.... Je reprendrai ma letttre, si je puis, demain.... Trois jours se sont passés.... sans que j'aie pu la reprendre. Je suis encore plus malade.... Il faut la faire partir.... si vous n'en recevez pas d'autre, votre amie aura alors fait le grand voyage de l'éternité, où j'espère que nous nous reverrons. M. d'Érigny est désespéré de ma maladie : il me rend les plus tendres soins. Hélas ! ils sont peut-être trop tardifs.... Si vous écrivez à Alfred, dites-lui que je l'aime comme un fils, et que je lui confie le bonheur de ma fille. Adieu.... votre plus sincère amie.

D'ÉRIGNY. »

Cette lettre ne parvint à ma mère qu'avec la nouvelle de la mort de madame d'Érigny, qui lui causa une très-sensible affliction. Elle ne savait pas si elle devait écrire ou non à Méline; elle ignorait si elle était encore à Erlac, ou si elle avait suivi son père en Picardie; seule indication qu'elle eût sur le lieu où M. d'Erigny s'était retiré : elle ne savait ni le nom de la terre qu'il avait achetée, ni de la ville près laquelle elle était située : d'ailleurs, elle pensait que c'était exposer cette malheureuse jeune personne à des scènes avec son père; qu'il valait mieux la laisser à elle-même. Si elle aime toujours mon fils, disait ma mère, elle trouvera bien le moyen de se défendre de former d'autres nœuds; et dès que mon fils sera de retour, il la cherchera, la trouvera. S'il a de la for-

tune, il fera bientôt revenir le père sur son compte, et tout se raccommodera. D'ici là, il est inutile de tourmenter cette chère petite. Si Alfred ne doit pas revenir riche, autant vaudrait qu'elle l'oubliât. Ainsi pensait ma mère, car elle ne connaissait pas l'amour, et fut cause, par cet excès de prudence, du malheur qui nous accabla; sans cependant que je puisse blâmer sa conduite, qui était celle que la délicatesse devait lui dicter.

CHAPITRE XL.

J'ÉTAIS parti malgré l'avis de M. d'Erlac, qui voulait que je l'attendisse encore deux ans, assurant qu'après ce temps, il me ramènerait en France; qu'ayant encore accru ma fortune, je pourrais faire le sacrifice des assurances (*); il m'en restait encore assez. La guerre, comme je l'ai dit, qui avait existé entre la France et l'Angleterre pendant tout ce temps, avait intercepté toute communication avec la France. N'ayant reçu aucun témoi-

(*) On donne tant pour cent, et des compagnies d'assurance vous garantissent votre fortune, quand même vous auriez tout perdu.

gnage de tendresse de mes amis, je profitai de la paix pour partir. Edouard aurait bien voulu venir avec moi, mais son cousin s'y opposa formellement, et il fallut, très-heureusement pour lui, qu'il obéît. Il me chargea des lettres les plus tendres pour sa mère et ses sœurs, et une très-respectueuse pour son père. Il annonçait à ce dernier son prochain retour avec une fortune très-considérable. Quels beaux projets nous avions faits ! Nous imaginions voir Auguste marié à Aurore. Je ne doutais pas que mon mariage avec Méline aurait lieu à l'instant de mon retour, et je me félicitais d'avance de donner à madame d'Erigny et à ma mère l'existence la plus agréable. J'assurai Edouard qu'il aurait des nouvelles de tout ce qu'il aimait aussitôt mon arrivée. Je fus chargé aussi des

dépêches du Gouverneur pour la cour. Il demandait pour moi le brevet de colonel, comme devant épouser sa cousine. Enfin, je partais sous les plus heureux auspices, et nous étions parvenus à la hauteur de Baïonne, quand la plus affreuse tempête nous assaillit. Presque tous nos équipages périrent, et ce fut par un miracle que j'abordai en France, où je n'eusse jamais dû revenir. Périr dans cette tempête eût été mille fois plus heureux.

Je n'avais rien sauvé que ma personne, le portrait de Méline et ces Mémoires. Qui peindra la situation où je me trouvais, arrivant à Lorient, après la perte presque entière de la flotte qui revenait de l'Inde chargée des plus riches trésors, dont les miens faisaient partie; il n'échappa que cinq navires de quarante-sept dont cette

flotte était composée. Je partis pour Paris aussi malheureux qu'on peut l'être : obligé de faire la route à pied, n'ayant que quarante francs que le capitaine m'avait prêtés. Enfin, j'arrivai à la chute du jour, et ayant pris une voiture de place, je me fis conduire à l'hôtel du Nord, où j'étais sûr d'avoir des nouvelles de ma mère. Elle avait reçu quelques-unes de mes lettres, et d'après ma dernière, elle m'attendait de jour en jour. Célanie ne le désirait pas moins vivement. Quoiqu'elle fût réunie à son mari avec qui elle vivait en fort bonne intelligence, elle ne m'en conservait pas moins une sincère amitié ; et après avoir partagé mes chagrins, elle se faisait un plaisir sensible de me voir heureux et tranquille. Ma mère et elle s'entretenaient de tout ce qui m'intéres-

sait ; quand on vint dire à Célanie que quelqu'un la demandait ; car je n'avais pas voulu arriver brusquement.

Madame Sapinel se lève, et me reconnaissant, aussitôt elle m'embrasse avec la plus tendre cordialité : mais ne pouvant douter, à la manière dont j'étais mis, qu'il m'était encore arrivé de nouveaux désastres, elle s'écria : Quoi, vous voilà, et vous êtes plus malheureux qu'en partant ! Hélas ! oui, ma chère amie, j'ai tout perdu, hors mon amour et son portrait. Mais où est-elle ? où est ma mère ? — Madame de Moncy est ici. — Et mon père ? Elle se tut, et je ne doutai point que j'eusse éprouvé un grand malheur, et je n'osais m'en assurer. Ah ! dis-je, ma mère est ici ; et vous ne me parlez point de mon père : aurais-je donc à le pleurer ? — Alfred,

venez voir votre mère, ou plutôt attendez un moment, je vais la prévenir de votre retour. Elle a changé de nom ; elle se nomme de Ternac. Je ne puis rendre ce que j'éprouvais : la perte de mon père me paraissait récente; il me semblait que si j'étais arrivé plus tôt je l'eusse encore retrouvé; je ne me persuadais pas que depuis mon départ ma mère était condamnée à pleurer son époux et son fils. Madame Sapinel revint ; elle avait voulu apprendre avec précaution à ma mère que j'étais là. Éléonore ne la laissa pas achever : mon fils est de retour ; et renversant tout ce qui était sur son passage, elle se jette dans mes bras. C'est toi, c'est mon Alfred ; le Ciel ne m'a point abandonnée ; il me rend mon fils. Dans l'excès de sa joie, elle ne vit point que tout en moi attestait

la plus affreuse misère, mais je ne lui laissai pas le temps de s'en occuper. C'est de mon père dont je voulais parler ; je voulais encore douter de mon malheur; mais en voyant couler les larmes de ma mère, au moment où je nommai M. de Moncy, j'eus la triste certitude qu'il m'était enlevé sans retour. Je désirais savoir à quel instant ce coup nous avait frappé ; ma mère n'eut pas la force de m'en instruire, ni de m'apprendre quel genre de mort m'avait enlevé le meilleur des pères. — Tu ne sauras que trop, me dit-elle, ces tristes détails. Voyant qu'elle ne pouvait se reporter à ces cruels momens sans se déchirer le cœur ; après avoir mêlé mes larmes aux siennes, je lui dis : n'aurai-je donc aucune nouvelle de Méline? — Aucune, mon ami ; je sais seulement que sa famille

a quitté Bordeaux pour se retirer en Picardie, après la mort de madame d'Érigny. — Ah ! Ciel, madame d'Érigny n'est plus : comment Méline a-t-elle pu supporter cette perte cruelle ? — J'ai su qu'elle avait été inconsolable. — Ah Dieu ! puis-je espérer maintenant que Méline aura résisté à la volonté de son père, et qu'elle m'ait gardé la foi dont elle avait pris sa mère à témoin. Je l'aurai perdue, soit que sa douleur l'ait rejoint à celle qui lui avait donné le jour, ou que son père l'ait contraint à vivre pour un autre que moi. Malheur à moi d'avoir quitté ma Patrie, et de n'y revenir que pour y rencontrer des sujets de douleur. — Ingrat, me dirent presqu'en même temps ma mère et madame Sapinel ; n'est-ce donc rien que de trouver deux amies qui t'aiment

si tendrement ? Je me jetais dans les bras de ma mère. — O! pardonnez-moi l'une et l'autre : tant de douleurs m'accablent, m'ôtent l'usage de la raison ; mais, puisqu'elle n'a point cherché à savoir si j'existais, qu'elle a pu vous abandonner à votre douleur, sans chercher à l'adoucir, je dois croire qu'elle n'est plus, ou qu'elle est réduite, par la tyrannie de son père, à renoncer à moi. Je jure que je ne chercherai pas non plus à troubler son repos ; elle est morte pour moi ; il sera mort pour elle; et, de ce moment, je le dirai pour tout ce qui m'a connu. —Oui, j'en fais le serment ; je quitterai aussi mon nom ; je prendrai le vôtre, ma mère, et je saurai vaincre et mon amour et ma mauvaise fortune. Ma mère s'aperçut enfin de l'état de détresse dans lequel je revenais. Je lui

racontai de quelle manière le sort s'était joué de moi. Nous nous entretînmes toute la nuit de nos communs malheurs, que Célanie partageait sensiblement. Elle m'apprit que pour elle, elle me devait le bonheur ; qu'elle était réunie à son époux. Quoi, lui dis-je, M. Sapinel demeure avec vous ! — Oui, il est absent pour deux jours ; il ignore absolument tout ce qui a précédé le retour de madame votre mère ici, et ne la connaît que sous le nom de Ternac. J'avais renvoyé tous mes gens peu de temps avant ma réunion avec mon mari (*), de sorte que ceux que j'ai maintenant ne vous connaissent pas. Il me restait à m'informer du cher abbé Dervaux. Aurais-je aussi à

(*) Elle avait eu peut-être quelque raison d'éloigner des témoins indiscrets.

le pleurer, dis-je ? Non, reprit ma mère ; il est à Paris avec un très-bon canonicat. — Le Ciel soit béni, j'aurai bien de la joie de le revoir. — Et l'orgueilleuse madame d'Erlac a-t-elle subi la loi commune ? Pas encore, mais elle doit approcher du terme. — L'abbé Dervaux n'a conservé aucune relation avec elle ? — Non, elle a été si en colère contre son neveu lorsqu'il lui a ôté sa nièce, qu'elle n'a plus voulu avoir de rapport avec ceux qui ont connu Méline. Auguste est parti avec un régiment qu'il a obtenu, pour aller faire la guerre en Amérique. — Et sa sœur ? — Elle est à Brest avec son mari. — Allons ! il faut s'en tenir au parti que j'ai pris, et attendre du temps et du retour d'Édouard, un changement d'existence. Il revient dans deux ans avec le marquis d'Er-

lac ; alors, je saurai si Méline m'aime encore, et si je suis assez heureux pour n'en être pas oublié. Son cousin et son frère appuieront ma demande. Il faut donc attendre, dit ma mère; mais quel parti prends-tu ? demanderas-tu le brevet de colonel ? car je lui avais dit jusqu'à quel point la fortune m'avait comblé de faveurs pour me perdre ensuite. — Eh ! qu'en ferais-je sans biens ? Non, j'enverrai mes dépêches au ministre par un capitaine de vaisseau marchand, qui est un de ceux de la flotte échappé à la tempête, et je le prierai de dire au ministre que l'officier qui avait été chargé par le Gouverneur de Pondichéri de lui remettre ces dépêches, a péri; de sorte que l'on ne fera point de recherches. Fatigué des vicissitudes de la fortune, je veux me reposer pendant quelque

temps. Je passerai mes jours avec mes deux sincères amies et l'abbé Dervaux. Je ne veux voir personne dans ces derniers momens. J'ai besoin que la solitude me donne assez de force pour soutenir tout ce que j'ai souffert, et m'accoutumer à la pensée affreuse de la mort cruelle de mon père, que, dans cette douloureuse nuit, j'avais enfin appris de Célanie. Quand j'aurai vaincu mon propre cœur, je chercherai une occupation honnête, et qui puisse me valoir assez pour ne pas vous être à charge. Que dis-je ? qui même ajoutera à l'existence de ma mère. Elles m'assurèrent, l'une et l'autre, que cela n'était pas pressé ; mais ma délicatesse m'en faisait une loi.

Il fut convenu que je prendrais le nom de ma mère, même vis-à-vis

M. Sapinel, qui n'avait aucune connaissance de l'ancienne existence de madame de Moncy. On écrivit à l'abbé que j'étais de retour, et il accourut pour me voir. Il approuva ma modération ; il n'aurait pu croire qu'avec autant d'amour, j'eusse autant de raison. Il m'en félicita, et m'engagea à persévérer dans une aussi sage résolution. Il se chargea, en outre, de me trouver une place qui me donnerait le temps d'attendre le retour d'Auguste et d'Édouard. Il en avait même une en vue, si elle n'était pas donnée, qui me conviendrait. Je l'en remerciai.

On me présenta à M. Sapinel, qui me parut être un fort bonhomme, et qui n'avait pas inventé la poudre. On ne lui dit point que j'arrivais des grandes Indes ; c'eût été des explications à n'en point finir. Il sut que j'étais le fils de madame de Ternac ; et

comme il aimait beaucoup ma mère, cela lui suffit pour me voir avec plaisir.

Il y avait trois à quatre jours que j'étais arrivé, qu'étant à table, M. Sapinel nous dit qu'il venait de quitter un premier commis des bureaux de la marine. Que celui-ci avait raconté la perte que le commerce venait de faire de plus de quarante voiles, qui avaient fait naufrage dans la baie de Biscaye, venant des grandes Indes. Qu'un officier de distinction, chargé de dépêches du gouverneur de Pondichéri pour le ministre, avait péri dans cette affreuse tempête. Cette famille est bien malheureuse, a ajouté mon ami : le père a été ruiné par un scélérat, et s'est brûlé la cervelle ; l'autre a péri dans les flots avec toute sa fortune. C'est éprouver tout ce que le sort a de plus terrible.

CHAPITRE XLI.

Il y avait à peu près un mois que j'étais arrivé, quand l'abbé Dervaux vint chez moi beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire. J'étais encore couché ; il entra dans ma chambre : bonne nouvelle. — Quoi ! vous aurait-elle écrit ? Pense-t-elle à moi ? Ah ! dites, je vous en conjure. — Si c'est de Méline dont vous voulez parler, je n'en sais pas plus de nouvelles que la dernière fois ; mais, c'est d'une place qui vous convient sous tous les rapports, et qui m'est offerte ; c'est pour être secrétaire de M. d'Orgeville, conseiller de grand'-chambre. Je le remerciai ; je passai une redingote, et je descendis avec lui

chez ma mère, où ordinairement nous déjeûnions. Monsieur et madame Sapinel nous y attendaient. On parla de la place de secrétaire de M. d'Orgeville. Est-ce celui que j'ai vu chez madame d'Erlac ? — Lui-même. C'est un vieux célibataire, reprit l'abbé, que rien n'a encore pu décider à se marier. Il s'agit de savoir si la place vous convient. — Très-bien, mais savoir si je conviendrai à la place. — Il n'y a pas de doute. Allons, à demain matin, de bonne heure; car il est très-matinal. Je promis à l'abbé de ne pas le faire attendre, et il sortit. M. Sapinel nous laissa aussi, et je n'en fus pas fâché : je voulais communiquer à ma mère la crainte que j'avais. Si M. d'Orgeville, lui disais-je, allait me reconnaître ? — C'est impossible ! il ne t'a vu qu'un instant, et tu n'avais

que dix-huit ans. Ton séjour dans l'Inde, et la fatigue de la traversée t'a changé à ne pas être reconnaissable. Et d'ailleurs, quand il te reconnaîtrait, tu en conviendrais simplement avec lui, et tu lui en expliquerais les raisons ; que sûrement il approuverait, ainsi que ton changement de nom.

Grâce à la généreuse amitié de Célanie, je n'avais plus l'air d'un naufragé; et, quoique éloigné de toute magnificence, je pouvais me présenter sans rougir. Je n'en étais que plus empressé à trouver les moyens de m'acquitter avec M. Sapinel, de ce que sa femme avait eu le soin de me faire fournir par son tailleur. Je me disposai donc à suivre l'abbé, qui fut très-exact au rendez-vous, et, montant l'un et l'autre dans une voiture de place, nous nous rendîmes rue

de Berry, au Marais, chez M. d'Orgeville.

Un portier, bien vêtu d'une livrée modeste, des valets assez nombreux, et une cuisine dont on sentait déjà l'odeur succulente, annonçaient une maison riche. M. d'Orgeville habitait le rez-de-chaussée de sa maison; de fort grandes pièces, meublées d'une manière grave, donnaient l'idée de la profession du maître. Un vieux valet de chambre, qui me toisa des pieds à la tête, me déplut tellement que, si j'avais été seul, je serais remonté en voiture, et aurais laissé là tout projet de m'attacher à M. dOrgeville; mais je ne voulus pas donner ce chagrin à l'abbé, et je me résignai. On nous fit entrer dans un très-grand cabinet, qui ressemblait à une salle d'audience, et on nous pria d'attendre. Là, était un

bureau, qui me parut être le poste que je venais solliciter; ce bureau était en effet celui du secrétaire que j'allais remplacer.

Le valet de chambre, qui se nommait Dupont, revint, et nous dit que monsieur nous priait d'entrer. Au premier moment, je reconnus le magistrat à ses yeux noirs et enfoncés, à ses gros sourcils, à son teint d'un brun jaunâtre, à sa grande bouche, où jadis j'avais vu de belles dents, qui maintenant, à moitié déchaussées, ajoutaient à sa laideur. Du reste, grand, gros, assez mal fait; tel était M. d'C geville. Il se leva, et venant à l'abbé, vous êtes de parole, mon cher abbé; voilà donc votre protégé? Et me regardant avec assez de bienveillance, il a une physionomie heureuse; peut-être trop bien.... avec mes projets. Je

ne comprenais rien à ce jargon, et l'abbé pas davantage. Ah ça, jeune homme, il faut savoir si vous êtes actifs, vigilant, exact, discret, et surtout d'une probité à toute épreuve. Du reste, je vous guiderai dans les premiers temps, pour vous mettre au fait; car, l'abbé m'a dit que vous n'aviez aucune connaissance des affaires; mais cela s'apprend facilement, quand on a de l'intelligence et de la bonne volonté. Il m'a fait voir de votre écriture; elle est belle, et votre style facile et léger. Les matières que vous traiterez l'apesentiront un peu; cependant, il n'en est aucune qu'un homme d'esprit ne rende supportable. — Je ferai de mon mieux, monsieur, pour vous convenir. Je fus très-content de moi, après avoir dit cette phrase: elle m'avait assez coûté. — Il faut aussi

que vous sachiez le traitement que je faisais à votre prédécesseur, et que je pourrai bien augmenter pour vous, si vous remplissez mes intentions. Il avait deux mille quatre cents francs, ma table, qui est une des meilleures de Paris, un fort joli logement. Aux vacances, vous êtes libre ou de venir avec moi dans mes terres, ou de faire de votre côté ce qui vous conviendra. Cette année, par exemple, il y a à présumer que je voyagerai seul; mais ce n'est pas encore décidé, et nous n'y sommes pas. D'ici au mois de septembre, il y a encore cinq mois: voyez, tout cela vous plaît-il? — Il faudrait être bien difficile, monsieur, pour que de telles propositions ne convinssent pas. — Je suis beaucoup plus généreux avec mon secrétaire que ne le sont mes confrères; mais aussi, je ne veux

pas qu'on reçoive le moindre présent; je suis sur cela d'une sévérité excessive. — Et qui est juste, monsieur; j'ose vous prier de croire que le sentiment seul de l'honneur, sans aucune autre raison, suffit pour me garantir de toute séduction. — De toutes, jeune homme, même celle de deux beaux yeux ? — Ah ! plus que toute autre. — Quoi ! déjà vous auriez des raisons de vous défier de ce sexe trompeur ? — Moi, monsieur, personne n'a pour lui une plus profonde vénération. — Dieu vous y maintienne; pour moi j'ai de fortes raisons de croire qu'il n'est créé que pour le tourment du nôtre; et que si on a le bonheur de trouver une femme sage, le diable s'arrange de manière que vous n'en êtes pas pour cela plus sûr d'échapper au commun malheur; et c'est ce qui

fait que je ne me suis pas marié jusqu'à présent. — Avec une grande fortune, un état honorable, dit l'abbé, il me semble, monsieur, que vous eussiez pu désirer d'avoir des enfans. — C'est vrai; mais à présent, je commence à vieillir, et j'aurais bien plus à craindre.... Enfin, je crois que ce serait une folie. Qu'en pensez-vous, l'abbé? — Mariez-vous, dit un grand apôtre, vous ferez bien; ne vous mariez pas, vous ferez mieux. — Le mieux n'est pas toujours si facile qu'on le pense; et si on a le malheur d'être amoureux? — Il faut se marier. — Oui, c'est bien dit; mais si la belle s'oppose à vos désirs? — Il faut bien se garder de la contraindre, car alors on pourrait craindre..... — Mais, voyez donc l'abbé qui prend cette plaisanterie au sérieux: moi, me ma-

rier ? Ah ! je ne suis pas si fou; Dieu m'en préserve, et j'espère bien mourir garçon. Mais, l'heure s'avance; M. de Ternac, voyez si mes chevaux sont mis. Pendant que j'allais m'en informer, il dit à l'abbé : Il est fort bien ; l'air noble, de l'assurance sans effronterie; je crois que j'en serai content. Je rentrai avec Dupont, ce valet de chambre qui m'avait déplu. Son maître lui dit : Voici monsieur, que je prends pour mon secrétaire, à qui je veux qu'on obéisse comme à moi. — Hom, c'est un peu fort, cela. — Qu'est-ce que vous dites ? — Que l'on n'y manquera pas. — Vous allez conduire M. de Ternac dans son appartement, et vous aurez soin qu'il ait toujours bon feu et des bougies. L'abbé, vous resterez à dîner : on chantera vêpres sans vous. Vous aiderez votre jeune

ami à arranger son logis ; il sera bien aise de vous avoir en tiers aujourd'hui. Il faut s'accoutumer à ma figure ; elle me donne l'air méchant, dur ; je ne le suis pas, pourtant. Il n'y a qu'une seule chose sur laquelle je ne serais pas facile. Je sens, qu'il n'y aurait aucun excès où je ne me portasse, si ma femme.... c'est encore une des raisons qui m'ont empêché de me marier.... — Oh ! vous avez très-bien fait, reprit l'abbé ; l'éclat, en pareille circonstance, est ce que l'on peut faire de plus mal. — J'en conviens ; mais je n'en serais pas le maître. En disant cela, il nous quitta ; et Dupont nous conduisit à un charmant logement, à l'entresol ; le cabinet qui donnait dans la chambre à coucher, descendait dans le jardin, qui était fort beau. Ce logement était très-bien meublé ;

et je trouvai dans le secrétaire les 600 francs du premier quartier de mes honoraires. Je ne rapporterai point tout ce que Dupont me dit en rangeant ma chambre ; je ne répondais que par monosyllabe, car j'étais très-pressé de me trouver seul avec l'abbé. Enfin, il nous quitta, disant qu'il allait envoyer le frotteur pour faire du feu ; que c'était cet homme que l'on appelait Simon, qui serait attaché à mon service ; car enfin, il faut bien en toutes choses, qu'il y ait de l'ordre. Il s'éloigna, et je pus parler avec franchise à mon unique ami.

Convenez, mon cher abbé, que je suis un être bien bizarre ; je devrais être pénétré de reconnaissance de ce que vous m'avez procuré une place aussi avantageuse. Eh bien ! le croirez-vous, cher ami, je ne me suis jamais

trouvé si malheureux, parce que je sens que je serai nécessairement ingrat envers M. d'Orgeville. — Et qui vous donne cette idée ? — Peut-on rendre compte des sentimens que l'on éprouve ? Renard a bien raison lorsqu'il dit :

On aime sans raison, et sans raison on hait.

Je me sens pour M. d'Orgeville un éloignement invincible. Il me semble qu'il fera le malheur de ma vie. — Rien ne peut justifier cette opinion ; c'est le plus honnête homme du monde : je le connais depuis trente ans. Il avait une vieille parente à Bordeaux, qu'il soutenait, et qui, sans lui, eût été dans la plus affreuse misère. Il faisait tous les trois ou quatre ans, un voyage en Gascogne pour voir madame de Mon-

tigny, c'était le nom de cette dame. Il s'informait alors de tout ce qui pouvait lui faire plaisir, et le lui envoyait quand il était de retour à Paris. C'est pendant ces voyages que j'ai fait connaissance avec lui, parce que j'avais la confiance intime de sa cousine; j'étais même chargé d'écrire à M. d'Orgeville quand madame de Montigny était malade, et de veiller à ce qu'elle ne manquât de rien; et comme je m'étonnais de la générosité de ses procédés à l'égard de sa parente, il me dit: Je n'ai pas le moindre mérite en me conduisant ainsi, et je serais le plus grand des ingrats si j'en agissais autrement. C'est le frère de madame de Montigny qui m'a élevé; il a soigné ma fortune qui, au moment où il a été nommé mon tuteur, était dans le plus grand désordre. Il a négligé ses propres af-

faires pour s'occuper des miennes, si bien qu'il s'est trouvé ruiné peu d'années après. Il en est mort de douleur, en me recommandant sa sœur, et je ne fais que remplir ses intentions. Je vous le repète, sans cela je serais un monstre d'ingratitude, vice pour lequel j'ai la plus grande horreur.

Il me fut impossible de ne pas accorder beaucoup d'estime à un homme qui avait une façon de penser aussi délicate. Nous nous liâmes étroitement, et tout ce que j'ai vu de sa conduite, m'a toujours paru celle d'une personne d'un mérite distingué. C'est pour cela, mon cher Alfred, que j'ai été bien aise de vous attacher à lui. Vous vous y accoutumerez, et je suis sûr que vous finirez par l'aimer. Je ne voulus point ôter à l'abbé cette espérance, mais je ne l'avais point; et

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

j'étais, au contraire, persuadé que jamais je ne pourrais m'attacher à M. d'Orgeville, sans qu'il me fût possible d'en articuler la raison.

FIN DU TOME TROISIÈME.

té eſt perdue, au moins de quelques
its de vue.

lais, lorſque les lignes & l'apparence
rieure en ſont toutes deux irrégulières,
que le ſol s'y montre embelli par des
es antiques, d'un feuillage abondant,
léger & ouvert, ou bien encore quand
eſe deſſine dans le lac en quelque ſi-
on irrégulière, elle devient, en ces
rens états, un objet de la plus grande
té, non-ſeulement admirable en lui-
e, mais qui ne l'eſt pas moins dans
compoſition. Il eſt pourtant-à-propos
uter qu'il ſeroit difficile de le placer
anière à le rendre également agréable
ous les points de viſion qu'on pour-
vouloir choiſir.

nous reſte à parler de la *ſurface des*
Les divers accidens de lumière aux-
elle donne naiſſance, ſont tous
ſultat de l'aſpect du firmament, & de
ſpoſition de l'eau à recevoir ſes im-
ions.

Aucun Artiſte n'ignore que le ciel la cauſe de la couleur de l'onde,

Olli cæruleus ſuprà caput aſtitit imber,
Noctem hyememque ferens : & *inhorruit unda tene*

& encore

Jamque rubeſcebat radiis mare, & æthere ab alt
Aurora in roſeis fulgebat lutea bigis.

Il eſt certain que l'effet eſt invariab puiſque dans tous les cas, l'eau exp en plein air, eſt comme un miroir qui fléchit les rayons de lumière.

Dans l'obſcurité d'un tems qui annc l'orage, tout le *corps de l'eau*, comm dit le Poëte, prend une teinte ſombre *horruit unda tenebris.*

Par un tems clair & venteux, *le lac de la briſe*, comme l'appelle Thomſon eſt un miroir fracaſſé : il réfléchit la nité, mais d'une manière partielle. Le c de chaque flot eſt ordinairement dans l' bre, & ſon ſommet paroît éclairé. Le

(1) L'Auteur Anglois du Poëme des Saiſons.

dant les ombres & les teint
jours foibles & ſuaves.

Néanmoins, cette oppo
vant du tableau, toute fo
doit toujours être ſubordo
dominantes de clair & d'ob
ris, qui mettent de l'harm
ſemble.

L'effet de cette harmonie
la manière, ou *le repos*. Le
eſt le *fracas* & la *confuſion*.

Il réſulte donc de ces
c'eſt une compoſition très-d
d'un devant de tableau. Il
corder les contraires. Une
du *repos*, qui conſiſte dans
ties, doivent y être unis av
richeſſe qui conſiſtent à *rom*
mêmes parties ; & ce qui a
la difficulté, l'œil, amené
de la *ſcène*, eſt bleſſé de la p
perfection. Au lieu que, da
un trait irrégulier du pinceau
poſé repréſenter à l'œil du